

# Une connaissance d'amour. Note de théologie sur l'édition critico-historique de « Chemin » (II)

GUILLAUME DERVILLE

**Abstract:** À partir de l'édition critico-historique de « Chemin », la première partie de cet article proposait une approche à la fois inspirée et empathique du livre de saint Josémaría ; elle en relevait l'origine charismatique et existentielle, et en admettait une lecture christologique. Dans cette seconde partie, G. Derville évoque certaines contributions théologiques de saint Josémaría par rapport au mystère du Christ : paternité aimante de Dieu et filiation divine, contemplation au milieu du monde et travail professionnel, dimension séculière de l'apostolat. Voici une science de Dieu qui est celle des saints : la sagesse de l'Amour.

**Keywords:** Josémaría Escrivá – « Chemin » – Théologie spirituelle – Littérature spirituelle

**Knowledge of love. Theological reflection on the critical-historical edition of “The Way” (II):** Based on the critical-historical edition of “The Way”, the first part of this article endeavoured to get closer to the inspired and empathetic book of Saint Josemaría. The charismatic and existential origin of “The Way” was highlighted and a case was made for a Christological reading. In the second part, G. Derville mentions some theological contributions of Saint Josemaría with regard to the Mystery of Christ, such as: the paternal love of God and divine filiation, contemplation in the middle of the world and professional work, the secular dimension of the apostolate. Here we have a science of God which is that of the saints: The Wisdom of the Love.

**Keywords:** Josemaría Escrivá – “The Way” – Spiritual theology – Spiritual literature

LE MYSTÈRE DU CHRIST DANS *CHEMIN* :  
FILIACTION, CONTEMPLATION, APOSTOLAT

Le mot « mystère » au sens chrétien n'apparaît que deux fois dans *Chemin*, mais ces deux occurrences sont significatives. C'est le mystère du Christ dans son incarnation (point 653) et, si l'on extrapole le texte, le mystère de sa révélation, qui est aussi celui du dessein de Dieu sur la Vierge Marie et, en Elle, image de l'Église Mère<sup>181</sup>, sur toute l'humanité (point 978), et par conséquent le mystère de la volonté divine sur tout homme. La réponse de la créature à son Créateur est encore un mystère, ce que Rodríguez appelle « l'unique mystère : le fait de suivre le Christ... jusqu'au bout »<sup>182</sup>. C'est toujours, en définitive, le mystère de Dieu, son dessein, suivant l'image du secret du Roi dans l'Ancien Testament (cf. *Tb* 12, 7), le secret du « courant trinitaire d'amour pour les hommes »<sup>183</sup>, le secret du Conseil divin communiqué dans le Christ (cf. *Ap* 5, 5), que Josémaria Escriva de Balaguer exprime ainsi dans un texte sur le Vendredi Saint, après avoir considéré le drame du péché :

Mais *Dieu est amour* (1 *Jn* 4, 8). L'abîme de malice que le péché comporte a été franchi par une Charité infinie. Dieu n'abandonne pas les hommes. Les desseins divins prévoient que, pour réparer nos fautes, pour rétablir l'unité perdue, les sacrifices de l'Ancienne Loi ne suffisaient pas : il fallait le don de soi d'un homme qui fût Dieu. Nous pouvons imaginer – pour nous approcher d'une certaine manière de ce mystère insondable – que la Très Sainte Trinité se réunit en conseil, dans sa continue et intime relation d'amour et que le résultat, en quelque sorte, de cette décision éternelle, est que le Fils unique de Dieu le Père assume notre condition humaine, prend sur Lui nos misères et nos douleurs pour finir attaché au bois par des clous<sup>184</sup>.

La numérotation des notes continue celle de la première partie de l'article, publiée dans SetD 1 (2007), pp. 191-220.

<sup>181</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 667 : « Dans *Chemin*, et dans les écrits de cette période, l'Église est avant tout, pour l'auteur, une Mère » ; vid. *ibidem*, cit. de J. Escriva (manuscrit de janvier 1935) : « 3 mères : Elle [la Vierge Marie], l'Église et celle qui m'a donné l'être ».

<sup>182</sup> RODRÍGUEZ, p. 1048, commentaire du point 994.

<sup>183</sup> Josémaria ESCRIVA, *Quand le Christ passe*, 2<sup>ème</sup> éd. française, Paris, Le Laurier, 1989, n. 85.

<sup>184</sup> Josémaria ESCRIVA, *Quand le Christ passe*, n. 95. Il n'est pas exclus que ce texte qui évoque la mystérieuse réciprocité intra-trinitaire se nourrisse de quelques réminiscences de Francisca Javiera DEL VALLE, *Decenario o sea modo de honrar al Espíritu Santo durante diez días*, éd. par Marcelino González S.J., Salamanque 1932, *Día segundo*, pp. 35-36 : « [...] como si formara consejo toda la Santísima Trinidad para tratar el modo de criar a los seres tan deseados por el atributo de su infinita bondad, las Tres Divinas Personas que la Divina Esencia tiene en Sí ofrecieron los atributos que cada uno tiene como propios para la creación del hombre. [...] Puestas ya como en conferencia las Tres Divinas Personas [...] » (j'ai compulsé, en l'occurrence, l'exemplaire même annoté par J. Escriva) ; trad. française, *Dix jours pour le Saint-Esprit*, Paris, Le Laurier, 1998 ; les passages que je viens de citer se trouvent p. 27 : « L'Essence divine, Dieu, émue de la

Bref, « ce grand dessein de Dieu – ce courant d'amour instauré dans le monde par l'incarnation, la rédemption et la Pentecôte »<sup>185</sup>, c'est le mystère de salut décrit par saint Paul (cf. *Ep* 1, 3-14 et *Col* 1, 26-27), le *secret de la Sagesse* (cf. *Jb* 11, 6), que seul un *esprit de sagesse* (cf. *Ep* 1, 17) peut pénétrer<sup>186</sup>, allant, suivant la vision vertigineuse de Grégoire de Nysse, de gloire en gloire, de commencement en commencement par des commencements qui n'ont jamais de fin, de colombe en colombe, de beauté en beauté<sup>187</sup>.

Le mystère chrétien trouve une séduisante expression dans des énoncés en forme de paradoxes. L'irruption de Dieu dans l'histoire, de l'éternel dans le temps, du Christ dans l'âme, bouleverse la logique apparente des choses. S'il n'y a que cinq occurrences du mot « paradoxe » dans *Chemin*<sup>188</sup>, l'auteur manie bien davantage<sup>189</sup> ce que Rodríguez appelle avec bonheur le « paradoxe chrétien »<sup>190</sup>. Le paradoxe est en quelque sorte l'appréhension subjective du mystère, et de

requête faite par ses attributs divins, s'est rassemblée (pour ainsi dire). C'est alors toute la Sainte Trinité qui a formé un conseil, pour voir la façon de créer ces êtres tant désirés par l'attribut de son infinie bonté. Chacune des trois Personnes Divines qui constituent l'Essence Divine a offert les attributs qu'elle a en propre, en vue de la création de l'homme. [...] Les trois Personnes Divines étant comme en conférence [...] ». Jean-Paul II s'exprime semblablement à propos de la création de l'homme ; cf. JEAN-PAUL II, *Memoria e identità*, Milano, Rizzoli, 2005, p. 99 : « *Mentre per la creazione degli altri esseri il Creatore dice semplicemente : 'Sia fatto', in quest'unico caso Egli quasi rientra in se stesso per una sorta di consultazione trinitaria e poi decide : 'Facciamo l'uomo a nostra immagine, a nostra somiglianza' ».*

<sup>185</sup> Josémaría ESCRIVA, *Quand le Christ passe*, n. 163.

<sup>186</sup> Sagesse qui se traduit notamment par une certaine attitude de silence et de discrétion, cf. RODRÍGUEZ, p. 782, commentaire du point 645 ; Rodríguez cite *Tb* 11, 12 (il s'agit d'un errata, la référence exacte étant *Tb* 12, 7) comme possible arrière-plan de la fécondité du silence qu'Escriva conseille. Cette référence me comble car elle renvoie au mystère dans sa tradition biblique et en particulier paulinienne : au dessein de Dieu sur l'homme.

<sup>187</sup> Cf. Guillaume DERVILLE, *Histoire « mystique »*. *Les sacrements de l'initiation chrétienne chez Daniélou*, Thésis ad Doctoratum in Theologia totaliter edita, Rome, Université Pontificale de la Sainte Croix, 2000, pp. 245-246, 265, 752 sur le mystère chez Grégoire de Nysse.

<sup>188</sup> On le rencontre aux points 187, 282, 390, 856, 873 (« Paradoxe d'une âme d'enfant » ; littéralement : « paradoxe d'une petite âme », terminologie caractéristique de Thérèse de Lisieux, cf. RODRÍGUEZ, p. 959 ; sans doute faudra-t-il revenir à cette traduction littérale). Le mot est également présent deux fois dans les textes de Josémaría Escriva cités par Rodríguez dans une acception différente, par opposition à l'idée de cohérence entre la pensée et les œuvres (cf. pp. 617 et 1019).

<sup>189</sup> Cf. RODRÍGUEZ, pp. 45, 164 et commentaires aux points 22, 132, 175, 187, 188, 268, 282, 389, 390, 414, 430, 596, 615, 677, 687, 743 (p. 853 et p. 854 : « un contenu paradoxal – si fréquent dans le livre – »), 758, 830, 856, 873 ; p. 560, sur le triple oxymoron du point 387 (« La sainte intransigeance, la sainte coercition et la sainte effronterie ») et note 3 sur le « matérialisme chrétien ».

<sup>190</sup> RODRÍGUEZ, pp. 385 (commentaire du point 188), 568 (com. du point 398), 745 (com. du point 596), 900 (com. du point 801). On peut regretter que le mot « paradoxe » ne figure pas dans l'index.

façon éminente celui de la « divinisation de la créature »<sup>191</sup>, qui passe par le paradoxe de la Croix<sup>192</sup>.

Quelle est l'attitude de saint Josémaria face au mystère ? La genèse et le commentaire du point 853 sont éloquentes. C'est une double réponse que Rodríguez apporte par l'intermédiaire d'une citation de l'auteur de *Chemin* : la contemplation certes – pourrait-il en être autrement ? – mais encore la participation, et pas de n'importe quelle façon : à la manière d'un enfant. Rodríguez a sans doute raison d'estimer (il s'agit ici d'un apport substantiel de la troisième édition) que « ce point peut être considéré comme la synthèse que l'auteur offre de son expérience vitale et de sa proposition sur l'enfance spirituelle ». Le texte provient des *Cahiers intimes*, à la date du 30 novembre 1931, donc, très probablement, pendant la neuvaine de l'Immaculée Conception au cours de laquelle saint Josémaria Escrivá écrivit le premier manuscrit de *Saint Rosaire*<sup>193</sup> ; après des mots qui seront quasiment repris dans *Chemin*<sup>194</sup> vient une sorte d'explication : « C'est ce que je fais, lorsque, en priant le chapelet ou en faisant – comme maintenant pendant l'Avent – d'autres dévotions, je contemple les mystères de la vie, de la passion et de la mort de Notre Seigneur Jésus Christ, en prenant une part active aux actions et aux événements, comme témoin, serviteur et compagnon de Jésus, Marie et Joseph »<sup>195</sup>.

Deux remarques sont à faire à ce propos. D'abord il est important de noter que saint Josémaria ne se *limite* pas à la contemplation mais l'accompagne de la participation : il prend « une part active » ; ensuite il est significatif qu'il ne mette pas de frontière au champ de sa contemplation ; aucune période, aucun aspect de la vie sur terre du Verbe incarné ne sont exclus : l'auteur de *Chemin* se réfère aux « mystères de la vie, de la passion et de la mort », ces mystères qui sont

<sup>191</sup> RODRÍGUEZ, p. 242, commentaire du point 22.

<sup>192</sup> Cf. points 175, 187, 430, 873 et ces mots de Rodríguez, commentant le point 268, pp. 450-451 : « L'auteur est plein d'étonnement et de reconnaissance devant la bonté de Dieu, perçue dans le plan de la création et de la rédemption et dans la façon paradoxale dont se fait l'histoire personnelle de l'homme ».

<sup>193</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 593, commentaire du point 430. Remarque intéressante en ce sens que *Saint Rosaire* est d'abord une méditation des mystères joyeux, douloureux et glorieux ; ensuite parce que ce livre, selon les mots de Jean-Paul II, « s'inspire de l'enfance spirituelle » (Discours du 7 octobre 2004, in *Romana, Bollettino della Prelatura della Santa Croce e Opus Dei*, 17 [2002], p. 219) ; ce thème est essentiel en tant que lié à celui de la paternité-filiation, que j'évoque plus bas. Le manuscrit autographe du premier commentaire des 15 mystères est daté de décembre 1931 (cf. RODRÍGUEZ, p. 711, com. du point 558). *Saint Rosaire*, 6<sup>ème</sup> éd. française, Paris, Le Lurier, 2003.

<sup>194</sup> Au point 853 : « Chemin d'enfance. – Abandon. – Enfance spirituelle. – Tout cela que Dieu me demande et que j'essaie d'avoir n'est point niaiserie, mais vie chrétienne, forte et solide ».

<sup>195</sup> RODRÍGUEZ, p. 948.

tous représentés dans l'Eucharistie<sup>196</sup>, vers quoi tout converge « en cet instant suprême – où le temps s'unit à l'éternité – du Saint Sacrifice de la Messe : Jésus, dans un geste de prêtre éternel, attire à lui toutes choses, pour les placer, *divino afflante spiritu*, avec le souffle du Saint-Esprit, en la présence de Dieu le Père »<sup>197</sup>. En d'autres termes, s'il est vrai que saint Josémaria met l'accent sur la vie cachée du Seigneur comme modèle de la vie ordinaire<sup>198</sup>, celle-ci demeure indissociable de sa vie publique, de sa mort et de sa résurrection, pour une raison théologique claire : c'est non seulement le fait que les mystères de la vie du Christ forment un tout et qu'ils se ramènent en fait à l'unique mystère du Verbe incarné, mais encore qu'il existe une mystérieuse *contemporanéité*<sup>199</sup> des mystères du Christ avec la vie du baptisé. Cette contemporanéité est, selon Rodríguez, essentielle dans la compréhension de la vie chrétienne par saint Josémaria<sup>200</sup>. Jésus naît pour souffrir, répétera saint Josémaria, c'est-à-dire pour aimer, ou encore pour

<sup>196</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 676, note 5, citant ce manuscrit de J. Escriva du 9 septembre 1938 : « La Messe, Sacrifice du N.T. : représentation de tous les mystères du Christ, si vive et si parfaite qu'ils se renouvellent et s'effectuent à nouveau mystérieusement en elle ».

<sup>197</sup> Josémaria ESCRIVA, *Quand le Christ passe*, n. 94 ; cf. aussi par ex. la cit. d'Escriva de décembre 1938, in RODRÍGUEZ, p. 1051, note 41 b, com. du point 998 : « Pour les siècles et de tous les confins de la terre, lourds et animés du travail de toutes les activités humaines, les mages arriveront à l'éternel Bethléem de ton tabernacle ».

<sup>198</sup> Cf. *Chemin*, n. 840, et commentaire de RODRÍGUEZ, p. 934 : « La considération spirituelle et théologique de la *sic dicta* "vie cachée" du Christ est le fondement biblique de ce grand sujet – passer inaperçu – dans la spiritualité de l'auteur de *Chemin* » ; cf. également *Chemin* n. 843 et le com. de RODRÍGUEZ, p. 936 : « L'auteur continue de lire l'Écriture pour fonder sur la vie de Jésus l'idéal de vie chrétienne dans la société séculière qu'il propose à ses lecteurs : une intense vie de relation avec Dieu, une action apostolique incessante ... et sans spectacle (humilité) : passer inaperçu ! Voici la base théologique du sens de la discrétion et du témoignage chrétien dans la société séculière » ; voir encore les points 841 et 842 et leurs commentaires. Cela se reflète en particulier dans l'esprit de l'Opus Dei, cf. *statuts* de la Prélature de la Sainte Croix et Opus Dei : *Codex iuris particularis Operis Dei*, n. 3, par. 1, 3<sup>e</sup> et, sur l'apostolat, n. 111, citant *Col* 3, 3 et *Mt* 13, 33.

<sup>199</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 687, commentaire du point 537 : « Les considérations christologiques de l'auteur [de *Chemin*] ont toujours comme fondement la contemporanéité des événements rédempteurs dans la réalité vivante du Christ ressuscité présent dans l'Eucharistie : il est le *Jesus Christus heri et hodie* du point 584 ». J'ai utilisé ce concept dans ma conférence à *l'Espace Bernanos* à Paris le 8 décembre 2001 : « Jésus nous parle toujours avec amour..., même quand il nous corrige ou qu'il permet pour nous la tribulation ». (Josémaria Escriva, *Forge*, n. 811). Aucun artifice dans cette affirmation. La proposition de Josémaria Escriva ne se réduit pas à l'imagination d'un recours psychologique, même si c'en est un, mais elle est surtout la conséquence du mystère du Christ qui vit aujourd'hui. Il s'ensuit une mystérieuse contemporanéité des *acta et passa* de Jésus dans sa chair avec le lecteur de l'Évangile ». On trouve le terme « contemporanéité » dans JEAN-PAUL II, Encyclique *Ecclesia de Eucharistia*, nn. 5 et 59. Josémaria ESCRIVA, *Forja*, 1<sup>ère</sup> éd., Madrid, Rialp, 1987 ; trad. française *Forge*, Paris, Le Laurier, 1988.

<sup>200</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 732, commentaire du point 584 : « La doctrine de la "contemporanéité" du Christ à chaque génération humaine [...] est une clé de sa compréhension de la vie chrétienne ».

accomplir la volonté de son Père. En ce sens, le mystère de la Croix est constamment présent en tant que mystère de l'accomplissement de la volonté du Père, et cela depuis le début, comme l'exprime parfaitement l'épître aux Hébreux en citant le Psaume 40 : « Je viens pour faire, Ô Dieu, ta volonté »<sup>201</sup>. Or Josémaria Escriva considère l'unité de vie de Jésus Christ et il en assume les conséquences pour la vie du chrétien. S'agit-il ici d'une explication des mystères trop « française » ? Si tel est le cas, il n'en demeure pas moins qu'elle est compatible, à mon sens, avec la pensée de Josémaria Escriva (qui avait un quart de sang français, que l'on pardonne cette boutade). L'ombre de la Croix, ou plutôt sa lumière, sur tous les mystères, une idée classique, particulièrement au XIX<sup>ème</sup> ? Je suis tenté de répondre, avec Rodríguez, que plutôt que d'une idée il s'agit d'une expérience ; voici en effet la glose de la genèse du point 234 sur l'« économie de l'esprit », soit encore l'économie du salut : « une expérience de vingt siècles dans l'Église – le sens de la Croix du Christ – profondément vécue déjà [en 1932] dans l'Opus Dei dans son court laps d'existence : dans la vie personnelle de l'auteur, pleine d'humiliations et de souffrances, et dans la mort douloureuse en pleine jeunesse de deux des premiers membres de l'Opus Dei »<sup>202</sup>.

Cette précision ne semble pas inutile dans la mesure où, connaissant saint Josémaria comme « le saint de l'ordinaire »<sup>203</sup>, chacun pourrait être tenté de focaliser son attention sur la vie cachée du Seigneur ; or si la lecture que le fondateur de l'Opus Dei fait de *Mt* 13, 55 et *Mc* 6, 3<sup>204</sup> est en quelque sorte originale quant à l'importance qu'il attache à ces versets et aux conclusions qu'il en tire (et cela, me semble-t-il, non par raisonnement ni même par simple intuition mais plutôt par charisme), elle n'évacue aucunement le reste de l'histoire de Jésus, jusqu'à sa résurrection et son ascension.

Saint Josémaria Escriva a fait un jour un résumé saisissant de la vie de Jésus : « Bethléem, c'est l'abandon. Nazareth, c'est le travail. L'apostolat, c'est la vie publique. Faim et soif. Compréhension, quand il fréquente les pécheurs. Et sur la croix, dans un geste sacerdotal, il étend les mains pour que nous ayons tous une place sur le bois. On ne peut aimer l'humanité entière [...] si ce n'est depuis la Croix »<sup>205</sup>. Ces mots condensent les éléments essentiels du chemin que

<sup>201</sup> *He* 10, 7, que J. Escriva cite (plutôt que *He* 10, 9), par exemple, in *Amis de Dieu*, n. 25, et *Lettre 9 janvier 1932*, n. 83.

<sup>202</sup> RODRÍGUEZ, p. 38 ; morts survenues quatre ans après la fondation de l'Opus Dei ; il me semble significatif de le mentionner ici, la mort étant la chose la plus antinaturelle qui soit, et en un sens la plus grande expérience de la Croix, qui fut historiquement le lieu et l'instrument de la mort de Jésus Christ. Sur « l'économie de l'esprit », vid. RODRÍGUEZ, p. 421, commentaire du point 234.

<sup>203</sup> JEAN-PAUL II, *Discours aux pèlerins venus pour la canonisation de Josémaria Escriva*, 7 octobre 2002 (*Insegnamenti di Giovanni Paolo II*, XXV/2, Città del Vaticano, L. E. V., 2003, p. 203).

<sup>204</sup> Cités au point 491, bien que ce soit en vue d'une glose relativement marginale dans ce cas.

<sup>205</sup> Méditation du 2 octobre 1971, *En diálogo con el Señor*, Archives Générales de la Prélature (AGP),

le chrétien est appelé à suivre ; en effet, on retrouve : a) comme fondement de la vie intérieure, la filiation divine, présente ici dans le concept plus restreint d'abandon<sup>206</sup>, comme « dimension fondamentale de la vie d'enfance »<sup>207</sup>, qui répond à une réalité de base : la paternité aimante de Dieu ; la sainteté est la plénitude de cette filiation divine, participation à la vie du Christ, Fils unique du Père par l'Esprit ; b) le travail : Jésus était connu comme « le charpentier » (cf. *Mc* 6, 3), « le fils du charpentier » (cf. *Mt* 13, 55) ; le travail – et par extension, la vie ordinaire – est l'axe autour duquel se construit, sur la base de la filiation divine, la vie chrétienne ; c) l'apostolat enfin, qui naît de l'intimité avec Jésus, se construit sur l'amitié personnelle et « depuis la croix », donc depuis sa représentation sacramentelle que constitue le mystère de l'Eucharistie ; en effet, « il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (*Jn* 15,13).

Paternité et filiation divines, sanctification du travail professionnel et apostolat personnel : ces trois concepts me paraissent essentiels, bien que non exclusifs, pour la construction d'une théologie spirituelle inspirée de saint Josémaria ; l'édition critique de *Chemin* fournit justement des outils permettant de mettre en relief la triple dimension christologique de son enseignement. D'autres perspectives sont offertes, que, faute de place, il est impossible d'envisager ici.

Toutefois, avant de développer les trois aspects que je viens de citer, il est utile de signaler comment ceux-ci s'insèrent dans une approche plus systématique de la vie chrétienne telle que saint Josémaria Escriva semble en avoir la vision. La filiation définit l'homme par rapport à Dieu, elle nous dit en quelque sorte quel est le *sujet* de la vie spirituelle : un enfant de Dieu. La sanctification, qui est, justement, une progressive croissance dans la filiation divine vers la plénitude de la charité, une participation à la vie intra-trinitaire, une divinisation qui aboutit à la vision béatifique, passe par la contemplation dès ici-bas, contemplation qui demeure inséparable du témoignage. La *fin* du chrétien, c'est de rendre à Dieu le culte qui lui est dû « en esprit et en vérité » (*Jn* 4, 23.24), par la sanctification et l'apostolat qui en découle<sup>208</sup> ; les *moyens* en sont la Parole et

P09 p. 146 ; cit. in Guillaume DERVILLE, *Prier 15 jours avec Josémaria Escriva*, Montrouge, Nouvelle Cité, Col. « *Prier 15 jours* » n. 59, 2001, p. 54. Il ne s'agit, certes, que d'un texte de prédication orale, et non d'un discours proprement théologique ; mais le contexte n'est pas indifférent et lui donne un certain relief, puisque le 2 octobre est l'anniversaire de la fondation de l'Opus Dei (1928), un anniversaire hautement significatif et qui se prête naturellement à la prise de perspectives essentielles.

<sup>206</sup> Sur l'abandon, voir en particulier les commentaires de Rodríguez du point 743, pp. 852-853, ainsi que les points 113, 498 et 754.

<sup>207</sup> RODRÍGUEZ, p. 873, commentaire du point 766 (en référence à l'École française).

<sup>208</sup> Cf. sur l'indivisibilité de ce binôme, ce magistral étayage christologique de Josémaria ESCRIVA, in *Quand le Christ passe*, n. 122 : « Il n'est pas possible de séparer la vie intérieure de l'apostolat, comme il n'est pas possible de séparer chez le Christ son être de Dieu fait homme et sa fonction de Rédempteur ».

les sacrements, la prière, la mortification, la direction spirituelle et, pour l'immense majorité des créatures humaines, le travail, la vie familiale et sociale, lieux d'exercice des vertus, tout spécialement de la charité ; la sécularité est comme la note caractéristique des activités du chrétien ordinaire. *Chemin* propose un idéal élevé de sainteté radicale à des personnes normales.

### *Paternité aimante de Dieu et filiation divine*

Saint Josémaria ramène donc en quelque sorte l'essentiel de la vie chrétienne à la contemplation de la vie de Jésus et à la participation à celle-ci à la manière d'un enfant. L'histoire rédactionnelle de *Chemin* telle que Rodríguez l'a reconstituée montre l'importance du concept d'enfance spirituelle dans l'enseignement de Josémaria Escriva et, avec des connotations plus spécifiques, dans sa vie intérieure personnelle. La genèse du premier point de *Chemin* est très significative, puisque celui-ci provient d'un passage des *Cahiers intimes* de 1932, qui commence par un mot que l'auteur n'a pas gardé dans le texte définitif : « *Niño: que tu vida no sea una vida estéril* »<sup>209</sup>. « *Niño* », « petit enfant », voici comment Josémaria se parle à lui-même, voici comment il se voit devant Dieu et ce qu'il veut sans cesse devenir, voici comment il se comporte. Cette attitude, ce désir, cette vision ne peuvent se concevoir que dans le cadre de la filiation divine.

Certes, l'enfance spirituelle n'est pas équivalente à la filiation, mais elle la présuppose et n'est qu'un corollaire de la paternité divine. Est-elle destinée à tous ? Oui, en tout cas selon Escriva qui, en deux chapitres de *Chemin* (points 852-901), la définit et en décrit la pratique<sup>210</sup>. Lui, Josémaria Escriva, n'a pas appris dans des livres le chemin d'enfance, il l'a d'emblée emprunté, par grâce<sup>211</sup>. Il faut souligner à cet égard l'apport de l'édition critique qui invite à bien distinguer d'une part la vie spirituelle personnelle de saint Josémaria<sup>212</sup>, d'autre part l'esprit qu'il voudra transmettre à l'Œuvre fondée par lui, spécialement en ce domaine de l'enfance spirituelle : tous les chrétiens ont à se conduire en enfants de Dieu, par contre le chemin spécifique d'enfance spirituelle n'est pas pour tous<sup>213</sup>. Ce qu'Escriva entend par enfance spirituelle, en tout cas, est clairement

<sup>209</sup> RODRÍGUEZ, p. 216 ; c'est-à-dire : « Petit enfant, que ta vie ne soit pas une vie stérile ».

<sup>210</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 943.

<sup>211</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 944, citant Josémaria ESCRIVA, *Cahiers intimes*, 13 janvier 1932, n. 560.

<sup>212</sup> Par exemple ce qui se réfère à la dévotion à « l'Amour miséricordieux » (pp. 498-500) ; Rodríguez signale, entre autres, les écrits de Marie Thérèse Desandais, sous le pseudonyme de Sulamitis, Petite Main, et d'autres auteurs.

<sup>213</sup> Cf. RODRÍGUEZ, pp. 943-944. Outre l'expérience de Dieu dans sa famille et spécialement de l'amour mutuel de ses parents, Josémaria Escriva fit le 16 octobre 1931 à Madrid une singulière expérience de la filiation divine dans un tramway puis dans la rue ; RODRÍGUEZ mentionne ce qui fut la prière la plus élevée de saint Josémaria, de son propre aveu, pp. 448-450 (commentaire du point 267) ; cf. également Andrés VÁZQUEZ DE PRADA, *op. cit.*, vol. I, pp. 386-388.



affirmé par Rodríguez : « ce n'est pas seulement, ni avant tout, petitesse, humilité de la créature face à Dieu, mais, radicalement, joie et sécurité devant la *paternité* de Dieu-Père, et manière de vivre la *filiation divine* du "tout-petit", qui reconnaît en Jésus son Frère aîné, le "Grand Ami" »<sup>214</sup>. J'ajouterais, pour ma part, que cette optique puise sa source dans l'Évangile : le Christ nous fait comprendre cette dimension essentiellement joyeuse et confiante de la filiation divine, non seulement dans son enseignement (cf. *Mt* 6, 25-34 ; *Lc* 12, 22-32), mais encore par sa prière, lorsqu'il s'adresse à son Père aussi bien dans les moments heureux (cf. *Mt* 11, 25 ; *Lc* 10, 21 : « Il tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit Saint, et il dit : "Je te bénis, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux prudents, et les as révélées aux tout-petits" ») que dans la plus grande détresse (cf. *Mc* 14, 36 : « Abba, Père, tout est possible pour toi »). L'Apôtre explique comment les bien-aimés de Dieu sont appelés à ne point avoir peur et à devenir fils dans le Fils (cf. *Rm* 8, 15 ; *Ga* 4, 6). Le fait d'être et de se savoir enfant de Dieu dans le Christ détermine, conclut Rodríguez, la « physionomie spirituelle »<sup>215</sup> qu'a prônée saint Josémaría. En même temps, s'il y a une théologie de la vie spirituelle *personnelle* de Josémaría Escrivá, elle n'épuise pas des théologies sous-jacentes à l'esprit de l'Opus Dei, mais en est plutôt une expression spécifique.

La paternité de Dieu et son répondant humain subjectif, la conscience de la filiation divine (réalité positive qui est appelée à croître par la foi), sont un peu l'air que l'on respire dans *Chemin* ; « sens de la paternité de Dieu et de la filiation divine – dans le Christ – du chrétien » : « tout le livre », écrit Rodríguez, « reflète cette expérience »<sup>216</sup> ; « la réalité vécue de la filiation divine » est « décisive dans le livre et connaîtra des développements forts dans la spiritualité de saint Josémaría Escrivá »<sup>217</sup>. Rodríguez apporte au demeurant un témoignage ancien et qui fait preuve de perspicacité, à propos de ce qui constituait en 1937, alors que saint Josémaría s'était réfugié à la légation du Honduras, « une grande partie de ce qui serait ensuite publié dans *Chemin* » ; il s'agit ici de la « prédication du Honduras » (cf. pp. 136-139). Juan Jiménez Vargas raconte en effet que le P. Recaredo Ventosa, également réfugié à la légation et auprès duquel saint Josémaría se confessait régulièrement durant cette période, « s'étonnait de ces idées qu'il considérait comme la conséquence logique de l'esprit de filiation

<sup>214</sup> RODRÍGUEZ, p. 945.

<sup>215</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 946 (intr. au chap. « Enfance spirituelle ») ; on trouve aussi cette expression p. 562, en commentaire du point 387 sur « la sainte intransigeance, la sainte coercition et la sainte effronterie » comme, dit Rodríguez, aspects importants « de la physionomie spirituelle du chrétien ».

<sup>216</sup> RODRÍGUEZ, p. 589, commentaire du point 422.

<sup>217</sup> RODRÍGUEZ, p. 928, commentaire du point 833.

divine du Père » (p. 57). Rodríguez affirme ailleurs que dans cette importante source de *Chemin* que constituent les « schémas de prédication » (cf. pp. 133-136), « tout est en permanence traversé par ce sens de la paternité de Dieu – “ton Père-Dieu” – et de la filiation divine qui s’ensuit pour le chrétien » (p. 136).

Le « sens de la filiation divine », pour Rodríguez « si caractéristique de l’esprit que Josémaría Escrivá diffusa partout », est « le fondement de sa proposition apostolique, selon les statuts de la Prélature de l’Opus Dei »<sup>218</sup> ; on trouve encore chez Rodríguez ces affirmations : « la proposition chrétienne d’Escriva est une véritable proposition de sainteté »<sup>219</sup> ; « le fondement de la proposition chrétienne de Josémaría Escrivá » se trouve dans le titre de quelques notes manuscrites de 1931 ou 1932 : « Dieu est notre Père »<sup>220</sup> ; et Rodríguez, pour étayer sa considération du « sens de la filiation divine » comme « fondement de la vie spirituelle des fidèles de l’Opus Dei », cite un passage d’une lettre de saint Josémaría : « Je compris que la filiation divine devait être une caractéristique fondamentale de notre spiritualité : *Abba, Pater!* »<sup>221</sup>. Le traducteur français rend difficilement l’expression « *Padre-Dios* », que l’on rencontre littéralement dans neuf points de *Chemin*<sup>222</sup> et dans les commentaires de ces textes et d’autres par Rodríguez<sup>223</sup> : Escrivá fusionne les deux mots, Dieu est Père, il est le Père par antonomase, le seul Père, le seul Dieu : « Père-Dieu ». Il y a certainement, dans cette expression, quelque chose du français familier et affectif « le bon Dieu »<sup>224</sup> ou encore de l’invocation méditerranéenne, voire provençale, de « la Providence ».

L’esprit, la proposition apostolique, la proposition chrétienne<sup>225</sup>, la vie spirituelle : je reviendrai à la fin de l’article sur cette terminologie. Elle recouvre, à

<sup>218</sup> RODRÍGUEZ, p. 446, commentaire du point 265 et note 4, qui cite le n. 80 par. 1 des statuts : « *Fundamentum solidum, quo omnia in Opere Dei constant, radixque fecunda singula vivificans, est sensus humilis ac sincerus filiationis divinae in Christo Iesu, ex quo dulciter creditur caritati paternae quam habet Deus in nobis* » ; le n. 93 des statuts parle d’espérance filiale et cite *Ph* 4, 13 et *Ps* 27[26], 1.

<sup>219</sup> RODRÍGUEZ, p. 294, commentaire du point 83.

<sup>220</sup> RODRÍGUEZ, p. 450.

<sup>221</sup> RODRÍGUEZ, p. 450, note 18 b, citant *Lettre 8 décembre 1949*.

<sup>222</sup> Cf. Josémaría ESCRIVÁ, *Chemin*, points 265, 435, 659, 692, 722, 739, 746, 870, 884. Traduction française, défectueuse à mon sens, quoique compréhensible : « Dieu, ton Père », « Dieu ton Père », « Dieu, notre Père ».

<sup>223</sup> Cf. RODRÍGUEZ, commentaires aux points mentionnés en note précédente ainsi qu’aux points 57, 83, 264, 691, 766, 768, 893 ; vid. aussi pp. 46 et 944.

<sup>224</sup> Sur la bonté de Dieu, voir les commentaires de Rodríguez aux points 427, 430 et 894.

<sup>225</sup> Rodríguez emploie volontiers le mot « proposition » ; ainsi par exemple pp. 189 et 663, la « proposition spirituelle » ; p. 294 (commentaire du point 83), la « proposition chrétienne » et la « proposition de sainteté » ; p. 894 (com. point 792), la « proposition sur la mission apostolique » ; p. 948 (com. point 853), « la proposition sur l’enfance spirituelle » ; p. 467 (com. point 283) et p. 660 (com. point 514), « la proposition de l’auteur » ; p. 631 (com. point 474), « ses

mon avis, une théologie de la sainteté qui est bien « présente au fond de toute la prédication de saint Josémaria Escriva »<sup>226</sup>. Cette théologie a un « fondement », qui est la paternité de Dieu et, inséparablement, son corollaire subjectif, la filiation ; filiation, si l'on se réfère aux *Statuts* cités, dans le Christ, et qui exprime la foi dans l'amour de Dieu pour nous. Saint Josémaria l'exprimera ainsi : « Toute œuvre du Christ possède une valeur transcendante : elle nous fait connaître la façon d'être de Dieu, nous invite à croire à l'amour de ce Dieu, qui nous a créés et qui veut nous introduire dans son intimité »<sup>227</sup>. La présence de Dieu en nous dans le Christ a des répercussions décisives pour la théologie spirituelle, en particulier quant au sens de la filiation divine, particulièrement souligné par saint Josémaria Escriva<sup>228</sup>. La filiation divine permet un approfondissement du mystère de la grâce et de la liberté humaine. J. Escriva reprend le thème paulinien de la « liberté de la gloire des enfants de Dieu » (*Rm* 8, 21)<sup>229</sup>. Comme le remarque Rodríguez, la liberté du chrétien est une « "liberté libérée" malgré ses misères »<sup>230</sup>. Dans les « coordonnées de la sanctification du chrétien »<sup>231</sup> que donnent la grâce divine et le libre exercice de la volonté humaine, la liberté se comprend à partir de la filiation, la tension grâce-liberté se résout dans la filiation. Rodríguez cite un manuscrit de Josémaria Escriva : « *Creatura liberabitur a servitute corruptionis in libertatem gloriae filiorum Dei* (Rom. 8, 21) : libres ! enfants ! servir Dieu ou la créature ! »<sup>232</sup>. Rodríguez explicite en introduction au chapitre « Enfance spirituelle » :

Le sens de la condition d'enfants de Dieu dans le Christ, qui définit la physiologie spirituelle qu'il a répandue de par le monde, conduit saint Josémaria à sentir la paternité de Dieu avec la tendresse d'un enfant face à son père. Mais ce passage est un don divin qui interpelle la liberté humaine<sup>233</sup>.

propositions » ; p. 663, la « proposition spirituelle du livre entier » ; très souvent, la « proposition » d'un point concret de *Chemin*, par ex. point 999 (cf. RODRÍGUEZ, p. 1052).

<sup>226</sup> RODRÍGUEZ, p. 483.

<sup>227</sup> Josémaria ESCRIVA, *Quand le Christ passe*, n. 109.

<sup>228</sup> Ceci a été notamment entrevu avec une certaine profondeur par Javier LÓPEZ DÍAZ dans *La identificación con Cristo según Santo Tomás*, Thèse de doctorat, Faculté de Théologie, Université de Navarre ; vid. en particulier la synthèse du chap. VII publiée in *Excerpta e dissertationibus in Sacra Theologia*, vol. XLIV, n. 2, Pamplona, 2003.

<sup>229</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 580, commentaire du point 413.

<sup>230</sup> RODRÍGUEZ, p. 441, commentaire du point 261 ; vid. aussi p. 569, com. du point 399 : « la liberté libérée par la grâce ».

<sup>231</sup> RODRÍGUEZ, p. 504, commentaire du point 324 ; vid. aussi p. 558, com. du point 386.

<sup>232</sup> Josémaria Escriva, août 1938, cité in RODRÍGUEZ, p. 580, commentaire du point 413. Cf. sur la liberté et le don de soi, pp. 842 (com. du point 730), 866 (com. du point 756), 871 (com. du point 761), 887 (com. du point 784), 906 (com. du point 807).

<sup>233</sup> RODRÍGUEZ, p. 946, intr. au point 852.

Il y a un « principe de liberté dans la vie selon l'Esprit »<sup>234</sup> ; en d'autres termes si la filiation divine réconcilie grâce et liberté, le petit chemin d'enfance, à son tour, manifestation non obligatoire de l'être « enfant de Dieu », ne s'emprunte que par décision libre de la créature.

Quoi de plus normal dès lors que la « paternité de Dieu » soit une référence importante de l'édition critique<sup>235</sup>, ainsi que la « filiation divine » qui lui fait pendant ? Il faut cependant attendre, après la p. 57, la p. 403 pour rencontrer cette dernière expression, dans un commentaire indirect du point 207 ; or le point 93, claire affirmation de cette réalité essentielle (« Et... n'es-tu pas fils de Dieu ? »), serait susceptible de faire l'objet d'un commentaire plus explicite (p. 304). Escrivá vit la filiation divine comme « la conscience d'être fils de Dieu *in sinu Ecclesiae* »<sup>236</sup>, signale Rodríguez ; ce dernier en tout cas semble privilégier la référence objective à Dieu comme Père plutôt que l'aspect subjectif de l'état de filiation. Le commentaire du point 721 souligne à juste titre que, dans ce cas concret, l'auteur de *Chemin* se situe dans une attitude « filiale » par rapport au Christ, dans la ligne de *Jn 13,33*<sup>237</sup>.

### *Contemplation au milieu du monde et travail professionnel*

La contemplation au milieu du monde est, comme Rodríguez le montre, et nous y reviendrons, l'invitation pressante que saint Josémaría adresse au lecteur, car c'est un objectif que l'auteur de *Chemin* vise en écrivant son livre. Il est important de noter que le contenu qu'il donne à cette expression est différent de celui qu'elle recouvre parfois.

En effet, il n'est pas simplement question d'être « contemplatif dans l'action », pour reprendre une formule répandue ; il est possible d'être contemplatif dans le monde dans l'action *apostolique*<sup>238</sup> ; en dehors du monde, par exemple dans un monastère, il est nécessaire d'agir et à la fois possible de contempler dans cette action : ce n'est évidemment pas à cela que saint Josémaría Escrivá songe quand il parle de contemplation au milieu de monde ; il pense plutôt que celle-ci est l'apanage de tout chrétien désireux de vivre pleinement sa *sécularité*. Car il ne s'agit pas de contempler « malgré » le monde, mais, en quelque sorte, par lui et en lui, grâce à lui : c'est rencontrer le créateur dans ses créatures, et en

<sup>234</sup> RODRÍGUEZ, pp. 948-949, commentaires des points 852-853.

<sup>235</sup> Vid. par exemple pp. 133, 136, 448-449, 589, 593, 598, 944-946, 954.

<sup>236</sup> RODRÍGUEZ, p. 728, commentaire du point 576 (« Je suis fils de l'Église »).

<sup>237</sup> Les références à la filiation divine concernent 33 points de *Chemin* : cf. RODRÍGUEZ, Index analytique, p. 1192.

<sup>238</sup> C'est le devenir « *in actione contemplativus* » d'Ignace de Loyola et, à son école, de Nadal, par exemple ; cf. Miguel NICOLAU, « Nadal », in *Dictionnaire de spiritualité*, volume XI (1981), col. 11-12. Voir à ce sujet J. L. ILLANES, *Existencia cristiana y mundo*, Madrid, Rialp, 2003.

particulier pendant le travail professionnel, « *in medio mundo* », comme disent les Statuts de la Prélature de l'Opus Dei dans un excellent latin<sup>239</sup>.

Sur le thème de la sanctification du travail, la troisième édition de l'ouvrage de Rodríguez offre un important complément<sup>240</sup>. Rodríguez cite Fernando Ocariz, lequel donne son exacte acception au point 359, dont une lecture superficielle pourrait réduire le contenu théologique au fait d'offrir son travail. Escriva écrit en effet : « À l'exercice habituel de ta profession, ajoute un motif surnaturel et tu auras sanctifié le travail ». La chose n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire ; la confrontation avec d'autres écrits de saint Josémaria permet d'en mieux cerner l'enjeu. La sanctification du travail comprend certes l'aspect de perfection humaine, de service d'autrui et de droiture d'intention, mais tout cela ne suffit pas. Lorsque le baptisé travaille, s'il mène une vie de prière et a recours habituellement aux sacrements, en un mot si sa vie est eucharistique (dimension qui inclut de manière implicite le sacrement de pénitence), une progressive identification au Christ s'opère ; le travailleur, sans actualiser, même mentalement, la conscience de la présence de Dieu, sait et perçoit en quelque sorte que c'est Jésus qui travaille en lui, et que c'est l'Esprit de Jésus qui précède, accompagne et achève ce travail, de sorte que celui-ci « naît de l'amour, manifeste l'amour et s'ordonne à l'Amour »<sup>241</sup>.

Pour Escriva, la contemplation au milieu du monde est très clairement la vocation de tout baptisé qui, dans tout ce qu'il y trouve, peut rencontrer Dieu<sup>242</sup> :

<sup>239</sup> Cf. *Statuts de la Prélature de la Sainte Croix et Opus Dei : Codex iuris particularis Operis Dei* (1982), n. 2, par. 2. Peut-être n'est-il pas inutile de signaler que la même expression se trouvait déjà, par exemple, dans des textes remontant aux premières approbations de l'Opus Dei : cf. Amadeo DE FUENMAYOR *et al.*, *L'itinéraire juridique de l'Opus Dei. Histoire et défense d'un charisme*, Paris, Desclée, 1992, pp. 643, 688, 768 (les statuts de l'Opus Dei sont intégralement publiés dans cet ouvrage, pp. 767-799 ; ils sont également reproduits in Pedro RODRÍGUEZ *et al.*, *L'Opus Dei dans l'Église*, Beauvechain, Nauwelaerts, 1996, pp. 237-276). Escriva parle souvent d'être « contemplatif au milieu du monde » ; cf. par exemple *Sillon*, 2<sup>ème</sup> éd. française, Paris, Le Laurier, 1998, n. 497 : « Travaillons, et travaillons beaucoup et bien, sans oublier que notre meilleure arme est la prière. C'est pourquoi, je ne me lasse pas de répéter que nous devons être des âmes contemplatives au milieu du monde, qui s'efforcent de transformer leur travail en prière » ; cf. *Forge*, n. 740 : « Notre condition d'enfants de Dieu nous poussera – j'y insiste – à entretenir un esprit contemplatif au milieu de toutes les activités humaines (être lumière, sel et levain, par la prière, par la mortification, par une profonde culture religieuse et professionnelle) ; et pour que ce programme soit une réalité : plus nous serons plongés dans le monde, plus nous devons être à Dieu » ; cf. *Entretiens*, n. 43.

<sup>240</sup> Cf. RODRÍGUEZ, note 75 b, p. 533.

<sup>241</sup> Josémaria ESCRIVA, *Quand le Christ passe*, n. 48.

<sup>242</sup> Cf. Josémaria ESCRIVA, *Entretiens*, n. 114 : « Vous devez comprendre – avec une clarté nouvelle – que Dieu vous appelle à le servir *dans et à partir* des tâches civiles, matérielles, séculières de la vie humaine : c'est dans un laboratoire, dans la salle d'opérations d'un hôpital, à la caserne, dans une chaire d'université, à l'usine, à l'atelier, aux champs, dans le foyer familial et au sein de l'immense panorama du travail, c'est là que Dieu nous attend chaque jour. Sachez-le bien : il

une consécration autre que celle du baptême<sup>243</sup> n'est pas nécessaire. Et justement les sacrements sont, en particulier, des moyens de sanctification, directement ordonnés à la vie dans le Christ, avec toutes les conséquences morales qui en découlent. Il semble qu'ici se trouve un aspect essentiel de la théologie spirituelle qui s'inspire des enseignements de Josémaría Escrivá, où théologie morale et théologie sacramentaire se trouvent nécessairement imbriquées dans la vie concrète de l'être personnel<sup>244</sup>. Il ne pouvait en être autrement, puisqu'à l'identification sacramentelle avec le Christ par le baptême correspond une manière d'être : le baptisé est appelé à devenir « *alter christus* » et à agir comme tel<sup>245</sup>. Il adopte ainsi les modes humains de Dieu que Jésus nous a dévoilés dans le temps de l'incarnation. En effet, affirme saint Josémaría, « toute œuvre du Christ possède une valeur transcendante : elle nous fait connaître la façon d'être de Dieu, nous invite à croire à l'amour de ce Dieu, qui nous a créés et qui veut nous introduire dans son intimité »<sup>246</sup>.

Ce texte, comme d'autres cités précédemment<sup>247</sup>, est certes postérieur à *Chemin* et même aux documents du Concile Vatican II, mais il s'inscrit dans le droit fil de la pensée de Josémaría Escrivá depuis 1928 : ce qu'il écrivit dans *Chemin*, il le répéta quarante années durant, avec les mêmes mots mais aussi en formulant des expressions nouvelles. Il a toujours affirmé qu'il s'agissait du même esprit. Ce n'est pas ici le lieu de le démontrer, mais peut-être de signaler

y a *quelque chose* de saint, de divin, qui se cache dans les situations les plus ordinaires et c'est à chacun d'entre vous qu'il appartient de le découvrir ».

<sup>243</sup> Curieusement le mot « baptême » n'apparaît qu'une fois dans *Chemin*, et de façon marginale (point 315) ; il n'en demeure pas moins omniprésent, comme en filigrane. Rodríguez est conscient de cette absence formelle et s'attache à montrer que le baptême, comme incorporation au Christ, est un présupposé constant ; cf. pp. 7, 187, 280, 445, 497, 925 (Intr. au chap. « Tactique »), 984 (commentaire du point 913 : « Toute existence chrétienne est un appel baptismal de Dieu »), 989 (com. point 919 : « En rédigeant *Chemin*, l'auteur explique que toute forme d' "appel" implique toujours un renouvellement de notre condition baptismale »), 1069, et note 1 au point 56, p. 268.

<sup>244</sup> Cet aspect mériterait d'être étudié. Un exemple de cette association dans une citation de saint Josémaría Escrivá, parmi d'autres, dans l'édition critique, en p. 498 : « Peux-tu fréquenter les sacrements ? L'Œuvre est-elle présente à ton esprit, à l'heure de cette autre lutte que les hommes ne voient pas ? » (lettre à Emiliano Amann, Burgos, 7 avril 1938 ; cf. note 46 b) : sacrements et lutte ascétique ou vie morale, donc, et l'ensemble dans un contexte ecclésial, c'est-à-dire d'unité. Il serait intéressant de faire ici des rapprochements avec Nicolas Cabasilas et sa *Vie dans le Christ*.

<sup>245</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 280 et, entre autres, commentaires aux points 2, 687 et 947, ainsi que les points 66-67, pour ce qui est du prêtre. Voir également José Luis ILLANES, *El cristiano « alter Christus – ipse Christus... »*, 1994, pp. 605-622, et Antonio ARANDA, « *El bullir de la sangre de Cristo* ». *Estudio sobre el cristocentrismo del beato Josemaría Escrivá*, Madrid, Rialp, 2000, pp. 203-254.

<sup>246</sup> JOSÉMARÍA ESCRIVÁ, *Quand le Christ passe*, n. 109.

<sup>247</sup> Vid. notes 239 et 242 par exemple.

simplement que l'édition critique de *Chemin* laisse entrevoir un processus de fidélité au charisme de fondation, charisme que certains auteurs ont étudié en s'appuyant sur les écrits de saint Josémaría et sur les témoignages de ceux qui l'ont écouté, spécialement avant et pendant les années du Concile<sup>248</sup>. Qu'il suffise de citer à cet égard le cardinal J. M. Bueno Monreal, archevêque de Séville, qui écrivait en 1977 : « Je peux dire que le Père me parlait avec une grande clarté, à ce moment-là – les années quarante – de ce qui par la suite a été repris par le Concile Vatican II dans *Lumen gentium* et dans *Apostolicam actuositatem* »<sup>249</sup>.

### *Dimension séculière de l'apostolat*

Dans le message d'Escriva, l'apostolat est à ce point indissociable de la sainteté<sup>250</sup> que les dispositions mêmes qui sont en quelque sorte requises par l'auteur de *Chemin* pour une lecture utile du livre comprennent « un ardent désir apostolique »<sup>251</sup>. Rodríguez a raison de souligner que « ce n'est que dans la fidélité à la mission apostolique qu'il y a, d'après *Chemin*, une vie contemplative au milieu du monde »<sup>252</sup> ; il affirme, dans son introduction à ce qu'il considère comme la troisième partie de *Chemin*, que « la sainteté dans *Chemin* se comprend en terme de mission, d'action apostolique »<sup>253</sup>. Le fondement christologique de l'apostolat est clairement affirmé par l'auteur de *Chemin* : « Tu es l'Apôtre qui remplit un mandat impératif du Christ » (point 942)<sup>254</sup> et la mission est universelle, « pour la foule »<sup>255</sup>. Ce dernier aspect est important car il laisse entendre que, si l'enseignement d'Escriva est « pour la foule », il s'agit donc d'un discours en quelque sorte « scientifique », qui a prétention à l'universalité.

Il est significatif que la vie publique du Seigneur soit assimilée à l'apostolat, dans la mesure où un aspect essentiel du ministère de la Parole est non seulement l'enseignement mais aussi et surtout l'appel : le message est doctrine et vie, l'annonce du Royaume est appel à la conversion, à la métanoïa, au retour sur le bon

<sup>248</sup> Vid. à cet égard Amadeo DE FUENMAYOR *et al.*, *op. cit.*, p. 11 et *passim* ; Pedro RODRÍGUEZ *et al.*

<sup>249</sup> José María BUENO MONREAL, in José María GARCÍA LAHIGUERA *et al.*, *Un homme de Dieu. Témoignages sur le fondateur de l'Opus Dei*, Paris, Le Laurier, 1992, p. 73.

<sup>250</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 907, commentaire du point 810 : « La sainteté dans *Chemin* se comprend en terme de mission, d'action apostolique » ; et *passim*, par ex. intr. à la troisième partie du livre, p. 861 (points 754-999).

<sup>251</sup> RODRÍGUEZ, p. 175 ; je traduis le mieux possible l'intraduisible espagnol « *afán* » : ardent désir, véhément désir.

<sup>252</sup> Pedro RODRÍGUEZ, in Constantino ÁNCHEL (dir.), *op. cit.*, p. 58.

<sup>253</sup> RODRÍGUEZ, p. 861 ; on a vu que Rodríguez regroupe dans une troisième partie les points de *Chemin* 754-999.

<sup>254</sup> Álvaro del Portillo fait le rapprochement avec *Lumen gentium* 33, in *Estudios sobre Camino*, *op. cit.*, p. 54.

<sup>255</sup> Josémaría Escriva cité par in RODRÍGUEZ, pp. 250-251.

chemin. L'apostolat, pour saint Josémaría, est certes diffusion de l'Évangile, mais cette diffusion va de pair avec la provocation de ce qu'il appellera parfois la « crise vocationnelle »<sup>256</sup> en vue d'amener des apôtres au Christ ; en effet il ne s'agit pas seulement de provoquer des conversions, mais de faire venir à l'Église des personnes capables d'en « convertir » d'autres, avec la grâce de Dieu (c'est bien évidemment Dieu qui convertit) ; il s'agit d'être « apôtre d'apôtres »<sup>257</sup>. En d'autres termes, l'apostolat, pour Josémaría Escrivá, ne se réduit pas à la divulgation d'un message, mais il débouche sur le recrutement de nouveaux messagers.

L'apostolat qu'Escrivá promeut est distinct et complémentaire de celui de l'Action Catholique, qu'il connaît bien : il l'a soutenue et fait soutenir<sup>258</sup> et il a occasionnellement mais directement travaillé pour elle pendant quelques années. Pourtant, malgré le fait que celle-ci ait eu le vent en poupe, tant par l'impulsion donnée par Pie XI et ses successeurs que par le relais de l'épiscopat local, Josémaría Escrivá, habité par la certitude que la fondation de l'Opus Dei provient d'une lumière divine et transcende le moment historique<sup>259</sup>, conçoit comme primordial un apostolat d'amitié et de confiance<sup>260</sup> et va, estime Rodríguez, à la racine du problème de la paix et de la guerre, « au-delà de toute conjoncture sociale et politique et de toute forme d'organisation catholique »<sup>261</sup>.

<sup>256</sup> Notamment dans des interventions orales, en 1963 ; l'expression est également utilisée, avec son consentement cela va de soi, par A. del Portillo dans ses notes aux *Instructions*. « Vocationnel » : je pense devoir accepter ce néologisme pratique qui correspond à un concept central chez Escrivá ; Rodríguez ne l'emploie qu'une fois (p. 247, à propos du don du célibat) ; on le trouve chez Escrivá, quoique traduit en français par une périphrase : par ex. dans *Quand le Christ passe*, n. 30, ou *Entretiens* nn. 91, 92, 121, tant à propos du mariage que du célibat apostolique.

<sup>257</sup> Cf. Josémaría ESCRIVÁ, *Chemin*, points 811 et 920 ; cf. points 796, 803 (« être instrument à trouver des instruments »). La tradition latine appelle sainte Marie Madeleine « apostola apostolorum ». Rodríguez trouve l'expression dans les écrits de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, cf. p. 908 (com. point 811) ; et chez Sertillanges une expression voisine (« l'apôtre des apôtres ») pour qualifier sainte Marie Madeleine, cf. p. 893, note 4 b (com. point 791). Voir aussi RODRÍGUEZ, intr. du chap. « Prosélytisme » (point 790, p. 892). Cf. encore lettre de Madrid au P. Cayuela Santestebán, cit. *supra*, note 85).

<sup>258</sup> Cf. par exemple, citation par RODRÍGUEZ, p. 805, note 28, en commentaire du point 683 : « soutenir les associations catholiques » (cit. de l'*Instruction* du 1<sup>er</sup> janvier 1935, n. 106).

<sup>259</sup> Cf. par exemple Josémaría ESCRIVÁ, *Instruction* du 19 mars 1934, nn 6-7 : « L'Œuvre de Dieu n'a pas été imaginée par un homme, pour porter remède à la situation lamentable de l'Église en Espagne depuis 1931. Il ya a de nombreuses années que le Seigneur l'inspirait à un instrument inepte et sourd, qui l'a vue pour la première fois lors de la fête des saints Anges Gardiens, le deux octobre mil neuf cent vingt-huit » ; cit. in Amadeo DE FUENMAYOR *et al.*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>260</sup> Cf. par exemple Josémaría ESCRIVÁ, *Sillon*, n. 192 ; *Entretiens*, nn. 62 et 66 ; vid. RODRÍGUEZ, p. 1028, commentaire du point 971.

<sup>261</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 485. Sur l'originalité d'Escrivá par rapport à l'action catholique, voir en particulier Josep Ignasi SARANYANA, *El debate teológico sobre la secularidad cristiana (1930-1990)*, in *El caminar histórico de la santidad cristiana. De los inicios de la época contemporánea hasta*



On a relevé précédemment certains aspects de vocabulaire, et d'autres plus substantiels<sup>262</sup>. Rodríguez explique bien ce que Josémaría Escriva entend par « apostolat de caractère professionnel », tâche « ecclésiale mais point ecclésiastique », non officielle ni institutionnelle<sup>263</sup>, spontanée, d'égal à égal : à une époque où la tendance est fortement orientée vers « l'organisation verticale » de l'apostolat, de l'évêque au laïc en passant par les prêtres, plutôt que de penser à des organisations, et sans les exclure pour autant, explique Rodríguez en commentant le point 847, l'auteur de *Chemin* va à l'essentiel, au noyau même de l'Église dans son mystère, la « *caritas* »<sup>264</sup>. Dans une phrase certes trop rapide pour être considérée comme définitive, mais pourtant significative d'une époque, Escriva stigmatise ainsi le côté artificiel d'une conception assez générale de l'apostolat dans l'Église : « L'apostolat était conçu comme une action différente – distincte – des actions normales de la vie courante : méthodes, organisations, propagandes, qui s'incrustaient dans les obligations familiales et professionnelles du chrétien – l'empêchant parfois de les accomplir à la perfection – et qui constituaient un monde à part, sans se fondre dans le reste de l'existence, ni s'entrelacer avec lui »<sup>265</sup>. Faut-il ajouter que l'apostolat que le fondateur de l'Opus Dei encourage n'ignore en aucun cas la transformation des structures de la société ? L'auteur de *Chemin* ne prône aucun intimisme spirituel coupé de la réalité du monde<sup>266</sup> ; mais il refuse de mettre l'Église au service d'un parti. François-Xavier Guerra a tenté avec bonheur une première analyse des références historiques d'Escriva, sa façon de concevoir l'individu et la société ainsi que les formes d'action temporelle que cela comporte : rejetant tout cléricalisme, Escriva invite « à la transformation insensible du tissu relationnel qui constitue la société moderne »<sup>267</sup>. Rodríguez commente ainsi le point 336, où l'auteur de *Chemin* souligne l'obligation d'étudier :

*el Concilio Vaticano II*, XXIV Simposio Internacional de Teología de la Universidad de Navarra (Pamplona, 28-30 de abril de 2003), Pamplona, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Navarra (Col. « Simposios Internacionales de Teología », n. 24), 2004, pp. 105-130.

<sup>262</sup> Cf. notes 44 et 45 *supra*.

<sup>263</sup> Cf. RODRÍGUEZ, pp. 523-524, commentaire du point 346 ; p. 779, note 10 (com. du point 641) : vid. ce que j'écris *supra* sur la discrétion (en particulier notes 168-170, 186, 198).

<sup>264</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 939.

<sup>265</sup> JOSÉMARÍA ESCRIVA, *Lettre 6 mai 1945*, n. 41, in Andrés VÁZQUEZ DE PRADA, *op. cit.*, vol. I, p. 288. Voir aussi *Lettre 2 février 1945*, n. 7, in *ibid.*, vol. II, p. 717 : « La condition laïque elle aussi présente un aspect qui lui est propre, et qui est, dans le corps mystique du Christ, le ministère particulier des laïcs : assumer leurs responsabilités personnelles dans l'ordre professionnel et social, pour imprégner d'esprit chrétien toutes les réalités terrestres, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus Christ ».

<sup>266</sup> Cf. RODRÍGUEZ, pp. 225-227.

<sup>267</sup> François-Xavier GUERRA, *op. cit.*, p. 90 ; sur l'Action catholique, vid. *ibidem* pp. 83-85.

Beaucoup d'étudiants et d'autres catholiques engagés dans la vie professionnelle concevaient surtout leur contribution de catholiques à l'Église dans « l'action » sociale et politique. La proposition de Josémaria Escriva visait à une préparation de fond, pour l'avenir, et elle impliquait une sérénité et une « distance » par rapport aux problèmes politiques – il ne parlait jamais de politique –, chose qui attirait l'attention de beaucoup de gens et qui paraissait « peu pratique » à certains.

Le premier point de *Chemin* exalte la fécondité de la vie chrétienne : le chrétien est apôtre ou il n'est pas. L'efficacité est étroitement liée, dans l'esprit de l'auteur, à l'appel divin. Un mot me paraît important dans le prologue de *Chemin*, c'est le dernier, auquel sa place, me semble-t-il, donne une force particulière : « *Y acabes por ser alma de criterio* »<sup>268</sup>. A mon sens le mot « critère » est important ici<sup>269</sup> (et très présent ailleurs<sup>270</sup>). Il ne s'agit pas de souhaiter seulement au lecteur cette « maturité humaine et chrétienne » (p. 211), mais proprement d'être une « âme de critère », capable de « discerner ». Il faut remercier Rodríguez pour la citation de saint Josémaria qu'il offre en commentaire ; elle explicite le sens du mot « discernement » pour l'auteur de *Chemin* :

Au milieu de ce monde que nous aimons de toute notre âme, nous devons savoir lever le regard, tâcher d'atteindre cette sagesse divine qui fera de nous des hommes de critère, capables de discerner, sûrs dans la foi, généreux dans la charité, rendus capables par l'amour de la vérité et la disposition à servir, afin de proposer à ceux qui nous entourent un dialogue de lumière, d'amour<sup>271</sup>.

<sup>268</sup> P. 210 ; la traduction française a recours à une paraphrase : « et que tu finisses par avoir l'âme et l'esprit justes ». L'édition bilingue annotée de Andrew BYRNE, *Camino. The Way, Spanish text & english translation, annotated edition*, Leominster (England), Gracewing, 2002, traduit, en anglais : « *soul of worth* » pour le Prologue et « *man of sound judgement* » pour le point 33.

<sup>269</sup> Je relève que, dans une belle lettre sur *Chemin* datée du 2 février 1945, et dont la reproduction constitue un enrichissement de la troisième édition du livre de Rodríguez, Jean-Baptiste MONTINI reprend le mot ; le futur pape PAUL VI écrit à José Orlandis à propos de *Chemin* : « Ses pages [...] montrent le sentier de la réflexion et du sérieux de critère [...] » (p. 172, note 6 b).

<sup>270</sup> Par exemple lorsque J. Escriva parle d'« apostolat de discrétion » (cf. RODRÍGUEZ, p. 250 ; faut-il entendre ici le mot seulement au sens de « retenue » ? je n'en suis pas si sûr), de conseillers « discrets » (point 339, traduit en français par « avisés ») ou attend de la femme qu'elle soit « discrète » (cf. note 275 *infra*).

<sup>271</sup> Josémaria ESCRIVA, *Lettre 24 octobre 1965*, n. 75 ; citée p. 211. L'expression « homme de critère » se retrouve au point 33 (traduction française : homme au jugement sûr). Une interprétation en est donnée dans AMADEO DE FUENMAYOR *et al.*, *op. cit.*, p. 48 (qui mentionne en note 39 le Prologue de *Chemin*) : « [...] Faire maître une synthèse personnelle qui permette d'avoir 'l'âme et l'esprit justes', d'être un homme ou une femme capable de s'orienter en connaissance de cause et avec un esprit chrétien aux divers carrefours de la vie humaine, et ce pour des personnes de toute condition sociale et de n'importe quel métier ou profession ». On retrouve le mot critère dans *Forge*, au n. 450 (« *Tu vida interior y tu formación comprenden la piedad y el criterio que ha de tener un hijo de Dios* » (singulière association de la piété et du « critère »),

Il me semble qu'il y a trois formules convergentes, ou mieux trois formulations de la même réalité depuis trois perspectives distinctes, essentielles dans la doctrine de saint Josémaria parce qu'elles sont bien à lui et au cœur de sa conception de la sainteté. Je veux parler de *l'unité de vie*, réalité qui touche la personne entière, et qui peut être appréhendée du point de vue de l'intelligence : c'est *l'âme de critère* ; du point de vue du cœur et de la volonté : c'est *la maturité humaine et chrétienne*<sup>272</sup> ou encore *maturité humaine et spirituelle*<sup>273</sup>, qu'on pourrait appeler *maturité chrétienne* tout court, maturité faite, par analogie avec le Christ, d'un double élément humain et divin. Rodríguez en arrive à considérer que, pour Escrivá, le concept d'« âme de critère » désigne le saint<sup>274</sup> ; il estime qu'au fond la discrétion est, sous la plume d'Escriva, une « manière de nommer la prudence, reine de la 'sagesse' »<sup>275</sup>. Cette sagesse, connaissance des choses divines, est aussi don de Dieu, communion au divin, qui trouve sa cause dans la charité. Elle conduit à la plénitude de la filiation divine. Pascal l'illustre en peu de mots : « La sagesse nous envoie à l'enfance. *Nisi efficiamini sicut parvuli* »<sup>276</sup>. C'est dans la Sainte Vierge, plus que chez aucune autre créature, que se rejoignent ces deux dimensions qui se reflètent dans deux des invocations mariales les plus chères à saint Josémaria et qu'il unissait à celle de *Spes nostra* :

et au n. 840 (« *Adquiere, por eso, la formación espiritual y doctrinal necesaria, que te haga persona de recto criterio en tus opciones temporales* ») ; dans les deux cas, il s'agit d'une qualité qui jaillit de la piété pour l'action apostolique, sociale ou individuelle, laquelle n'est jamais dictée de l'extérieur ; traduction française in *Forge* : « Ta vie intérieure et ta formation comportent la piété et le jugement que doit posséder un enfant de Dieu » et « Acquiers, par conséquent, la formation spirituelle et doctrinale nécessaire, qui fasse de toi une personne au raisonnement droit dans ses options temporelles ». La « personne de critère » l'est parce qu'elle est contemplative et cela se traduit dans une manière de se comporter au milieu du monde. C'est encore avoir les sentiments du Christ. Voir aussi Josémaria ESCRIVÁ, *Entretiens*, n. 93 : « La direction spirituelle doit tendre à former des personnes au jugement sain » (original espagnol : « *personas de criterio* ») ; et J. Escrivá explique que le critère « suppose de la maturité, des convictions fermes, une connaissance suffisante de la doctrine, un esprit plein de délicatesse, l'éducation de la volonté » (on notera que l'auteur englobe donc la personne entière, intelligence, volonté, cœur). Vid. enfin *Chemin*, point 815 et com. in RODRÍGUEZ, p. 914, note 18 b.

<sup>272</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 211.

<sup>273</sup> Cf. RODRÍGUEZ, pp. 563-564.

<sup>274</sup> Cf. Pedro RODRÍGUEZ, *Vocación, trabajo, contemplación*, op. cit., p. 93, note 6.

<sup>275</sup> RODRÍGUEZ, p. 1008, com. point 946 ; c'est d'ailleurs ainsi que le traducteur français rend le mot « *discretas* » du point 946 (« il suffit qu'elles soient prudentes »), ce qui, à mon sens, n'est toutefois pas pleinement satisfaisant, car on perd la nuance du concept non seulement comme discernement mais encore comme manière de se comporter extérieurement, dans le sens de retenue, réserve, tact.

<sup>276</sup> Blaise PASCAL, *Pensées* (fr. 82-721), citant Mt 18, 3 (*Nvg* : « *Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum caelorum* ») ; c'est ainsi que le Christ répond aux questions de préséances que se posent les disciples à son insu, du moins le pensent-ils : cf. les passages parallèles, Mc 9, 33-37 (v. 35 : « *omnium minister* ») ; Lc 9, 46-48.

la Mère de Dieu est *Sedes Sapientiae*<sup>277</sup> et *Ancilla Domini*<sup>278</sup> : au-delà des apparences, deux expressions équivalentes !<sup>279</sup>.

En dernière analyse, il s'agit de discerner non seulement au niveau théorique le bien du mal, ou, au plan du comportement, *quid deceat quid non*, mais surtout quelle est la volonté de Dieu, aussi bien à chaque instant que pour toute la vie ; cela revient par conséquent à discerner sa vocation personnelle et, dans une certaine mesure, celle des autres. Car chez saint Josémariam, la conscience de la présence de Dieu se double du sens « vocationnel » de l'existence entière et de chacun de ses instants. Ce discernement, au sens large, bien plus encore qu'une expression du génie de l'homme, est directement lié à l'Amour de Dieu, qui est élection, choix ; comme l'a parfaitement expliqué Carlos Cardona dans quelques pages d'une vigoureuse beauté et d'une grande profondeur conceptuelle, *Chemin* est « une leçon d'Amour »<sup>280</sup>. C'est à bon droit que Rodríguez écrit : « Tout dans *Chemin* est dominé par l'idée d'Amour avec une majuscule », c'est-à-dire l'Amour « en référence à Dieu »<sup>281</sup>.

Amour : voici sans doute le mot qui résume en quelque sorte l'essentiel du message chrétien (cf. 1 Jn 4, 16) et donne sa clef de lecture à *Chemin* et, plus largement, à l'enseignement spirituel de saint Josémariam, sachant que ce dernier, comme le souligne Rodríguez, « met toujours l'accent, à propos de cet amour, sur la conscience de la paternité de Dieu et de la filiation divine du chrétien »<sup>282</sup>. La paternité de Dieu est Amour, la contemplation introduit le chrétien dans cet Amour et le lui fait partager. Car « il n'y a pas d'autre amour que l'Amour ! »<sup>283</sup>.

<sup>277</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 271, note 13 (commentaire du point 57) et p. 536 (com. du point 360).

<sup>278</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 647 (commentaire du point 493), p. 658 (com. du point 508), p. 659 (com. du point 510).

<sup>279</sup> La liturgie de l'Église l'exprime, par exemple, de façon éloquente dans une collecte de la Messe de la Bienheureuse Vierge Marie, Siège de la Sagesse (célébrée le 8 juin au Séminaire *Sedes Sapientiae* à Rome) ; cf. *Collectio Missarum de Beata Maria Virgine*, Città del Vaticano, Libreria Editrice Vaticana, 1987, *Beata Virgo Maria, Sedes Sapientiae*, p. 96 : « *Sapientissime Deus, qui lapsum reparatúrus hóminem, beátam Vírginem Mariam Sapientiae tuae sedem ordinásti : da nobis, quaesumus, eádem Vírgine intercedénte, supérbe non sápere sed plácita tibi humilitáte deservire* ».

<sup>280</sup> Carlos CARDONA, *Camino, una lección de Amor*, in *Estudios sobre Camino, op. cit.*, pp. 173-179 ; Cardona écrit en particulier : « [...] la plus radicale indifférence, là où le bien et le mal ont perdu leurs contours et leur point radical discriminant, justement parce que l'on a perdu la notion – et pas seulement l'exercice factuel – de l'amour électif, de la dilection, de l'Amour » (p. 178).

<sup>281</sup> RODRÍGUEZ, p. 798, commentaire du point 668.

<sup>282</sup> RODRÍGUEZ, p. 599, commentaire du point 435 ; vid. aussi points 267 et 274.

<sup>283</sup> Josémariam ESCRIVA, *Chemin*, n. 417 ; voir le com. de RODRÍGUEZ, pp. 584-586. On retrouve une expression équivalente in JEAN-PAUL II, *Levez-vous. Allons ! (Alzatevi, andiamo !, Città del Vaticano, Mondadori - Libreria Editrice Vaticana, 2004, p. 99 : « Non c'è un amore più grande dell'Amore con la A maiuscola ! »).*

Si chaque moment de l'existence a sa densité « vocationnelle », il peut y en avoir cependant un où se décide le don de soi à Dieu pour toute la vie ; c'est en quelque sorte le moment de l'expérience de la vocation (certains n'en auront pas conscience, comme le monsieur Jourdain de Molière qui faisait de la prose sans le savoir). Là encore saint Josémaria est particulièrement incisif, comme le montre le point 902 de *Chemin*, d'une étonnante immédiateté et qui a porté des fruits chez beaucoup d'âmes : « Pourquoi ne te donnes-tu pas à Dieu une fois pour toutes..., pour de bon..., à l'instant même ? »<sup>284</sup>. L'appel divin provoque justement ce que Josémaria Escriva n'hésite pas à nommer la « crise » de la vocation<sup>285</sup>.

### *Conclusion : la sagesse de l'Amour*

Ni *Chemin*, c'est évident, ni son édition critique n'ont la prétention d'offrir un discours théologique systématique, moins encore une exposition méthodique de la vie spirituelle. L'édition critique apporte toutefois des textes de saint Josémaria, dont beaucoup étaient inédits (et le demeurent en français), qui, à la lumière des réflexions de Rodríguez, laissent deviner les éléments essentiels d'une intelligence de la foi. De la connaissance, chaque jour plus approfondie, de la vie de saint Josémaria, de ses écrits, de ses enseignements et de l'Œuvre fondée par lui<sup>286</sup>, il est possible d'inférer un fondement théologique, c'est-à-dire de décrire théologiquement une pensée implicitement théologique. Certes, le caractère mystique de l'expérience du Saint, son tempérament, les exigences de la volonté divine à son égard, tout cela reflété d'une manière ou d'une autre dans le « style » de ses écrits, font que la méthodologie à suivre pour remonter aux sources théologiques implicites doit se plier à certaines règles de prudence.

S'il y a une doctrine spirituelle structurée, il semblerait téméraire d'en établir les coordonnées essentielles en se limitant à des statistiques, par exemple. Ainsi, un décompte des occurrences de citations de l'Écriture dans les écrits du Saint devrait-il passer au crible d'une connaissance approfondie de l'ensemble

<sup>284</sup> Rodríguez ne précise pas le contexte historico-spirituel dans lequel a été écrit ce point, qui, dit-il, provient d'un manuscrit du 3 novembre 1932 (p. 978). Du même jour sont les points 218, 283, 368 et 782 ; deux jours plus tard, mort de Luis Gordon.

<sup>285</sup> Cf. Josémaria ESCRIVA, *Forge*, n. 948.

<sup>286</sup> Le 10 mars 1956, évoquant les livres qu'il souhaitait écrire, saint Josémaria parcourut du regard ses auditeurs, quelques fidèles de l'Opus Dei, et les désigna à Alvaro del Portillo en disant : « Vois quelle belle bibliothèque ! Voilà mes œuvres ! » (cf. Andrés VÁZQUEZ DE PRADA, *Le Fondateur de l'Opus Dei. Vie de Josémaria Escriva*, vol. III, *Les chemins divins de la terre*, Le Laurier, Paris, 2005, p. 407). Comment ne pas entendre ici les accents pauliniens de 2Co, 3,2-3 : « C'est vous-mêmes qui êtes notre lettre, écrite dans nos cœurs, connue et lue de tous les hommes. Oui, manifestement, vous êtes une lettre du Christ écrite par notre ministère, non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant ; non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs » ?

de ses enseignements. Il n'existe pas d'écrits théologiques *stricto sensu* dans la considérable bibliographie d'Escriva. Ses méditations ou ses homélies<sup>287</sup> se rapportent aux textes liturgiques, ses propos, à l'auditoire auquel il s'adresse ; les lettres, souvent longues, qu'il adresse aux fidèles de l'Opus Dei, traitent d'aspects qu'il développe à une époque de la vie de l'Église et, en son sein, de l'Œuvre fondée par lui. L'édition critique évite à bon droit toute tentation « mathématique »<sup>288</sup> et se garde des abstractions mortifères sans pour autant sombrer dans un vide métaphysique.

Est-il hasardeux de vouloir donner un statut scientifique à des écrits basés presque exclusivement sur une expérience spirituelle ? Dans quelle mesure une expérience est-elle transposable, généralisable, pénétrable à l'abstraction ? Peut-on explorer la subjectivité du croyant pour atteindre l'élément objectif de la foi ? Le Concile Vatican II répond que la Tradition se poursuit dans l'Église, assistée par l'Esprit Saint : il y a un approfondissement dans l'intelligence de la Révélation, notamment par la contemplation et la compréhension intérieure des choses spirituelles, lorsque, suivant les paroles de Luc, on les *médite en son cœur* : « la perception des choses aussi bien que des paroles transmises augmente, soit par la contemplation et l'étude des croyants qui les méditent en leur cœur (cf. *Lc 2, 19 et 51*), soit par l'intelligence intérieure qu'ils éprouvent des choses spirituelles, soit par la prédication de ceux qui, avec la succession épiscopale, reçoivent un charisme certain de vérité »<sup>289</sup>. L'édition critico-historique ne cherche pas à faire de la théologie mais elle permet d'entrevoir les profondeurs d'une expérience contemplative et la possibilité d'aller au-delà de l'analyse de cette expérience<sup>290</sup>, dans le respect d'un mystère qui plonge dans l'abîme de l'Amour infini de Dieu, qui continue d'enseigner par son Esprit d'Amour (cf. *Jn 14, 26*). Comme l'écrit J. Ratzinger dans le prologue d'un ouvrage de théologie largement inspiré des enseignements de saint Josémaría,

<sup>287</sup> On sait que les recueils publiés sont plutôt des méditations que des homélies, à l'exception de la fameuse homélie prononcée sur le campus de l'Université de Navarre, en Espagne, le 8 octobre 1967.

<sup>288</sup> Je me réfère aux statistiques, pourcentages de citations et autres camemberts, intéressants toutefois s'ils sont assortis de commentaires qui en nuancent la portée. En ce sens, je relève l'intérêt, entre autres travaux, de l'analyse du langage effectuée par François-Xavier Guerra dans son article *Josémaría Escriva, le chrétien et la cité*, cit., pp. 69-91. La quantification des termes, l'étude de leur polysémie, la reconstruction des constellations de sens permettent des conclusions fiables ; Guerra montre par exemple qu'Escriva préfère s'adresser à des personnes singulières et parler d'elles plutôt que de groupes ou de collectivités (cf. p. 79).

<sup>289</sup> **Conc. Vatican II, Const. dogm. *Dei Verbum***, n. 8 : « *Crescit enim tam rerum quam verborum traditorum perceptio, tum ex contemplatione et studio credentium, qui ea conferunt in corde suo (cf. Lc 2, 19 et 51), tum ex intima spiritualium rerum quam experiuntur intelligentia, tum ex praeconio eorum qui cum episcopatus successione charisma veritatis certum acceperunt* ».

<sup>290</sup> Cf. JEAN-PAUL II, Encyclique *Fides et ratio*, n. 83.

il arrive toujours un moment, y compris dans le travail théologique, où l'attitude la plus raisonnable est la contemplation adorante et silencieuse face au mystère de Dieu et de notre vie en Lui. La dimension contemplative, en réalité, doit être présente pendant toute la démarche théologique, et l'on y parvient plus radicalement lorsqu'en tant que théologien on écoute ce que disent les saints<sup>291</sup>.

En effet, comme l'enseigne le Concile Vatican II, « *in eis Ipse nos alloquitur* »<sup>292</sup> : Dieu lui-même nous parle dans la vie de ceux qui, partageant notre condition humaine, se sont plus parfaitement transformés à l'image du Christ ; en eux la vérité de l'Évangile est attestée. L'expérience des saints et leurs écrits constituent donc bien un *locus theologicus*<sup>293</sup>. D'ailleurs Josémaría Escrivá lui-même, ainsi que le constate Rodríguez, « a toujours tenu comme paradigme de ses propositions le modèle des saints »<sup>294</sup> et il aspirait, pour lui-même et pour les autres, à « une piété d'enfants et une doctrine de théologiens »<sup>295</sup>. L'intelligence de la foi demeure une nécessité pour lui, comme l'illustrent ces quelques mots : « Actes de foi. Il ne suffit pas de dire *je crois*, mais *pourquoi* »<sup>296</sup>. L'abondance de ses écrits et le charisme de fondation qui les illumine font que ces mots des *Praenotanda* du *Martyrologium romanum* s'appliquent éminemment à saint Josémaría :

Dans la vie des saints qui, partageant notre nature humaine, se sont pourtant transformés plus parfaitement à l'image du Christ (cf. 2 Co 3, 18), Dieu manifeste plus vivement aux hommes sa présence et son visage. Il nous parle à travers eux et nous offre un signe de son Royaume. On le voit spécialement chez les saints qui, en raison de dons particuliers du Saint Esprit, ont brillé non seulement par l'excellence de leur vie, mais encore par celle de leur doctrine. Cela ne doit pas être considéré seulement comme une science théologique, mais aussi comme une « science d'amour », qui vient de l'illumination de l'Esprit Saint par l'expérience des mystères de Dieu<sup>297</sup>.

<sup>291</sup> Joseph RATZINGER, Prologue à Fernando OCÁRIZ, *Naturaleza, gracia y gloria*, Madrid, Eunsa, 2000, p. 15.

<sup>292</sup> Const. dogm. sur l'Église *Lumen gentium*, n. 50.

<sup>293</sup> Cf. Domenico SORRENTINO, « Sul rinnovamento della Teologia spirituale », in *Asprenas* 41 (1994) p. 531 ; « Teresa de Lisieux, Dottore della Chiesa. Verso la riscoperta di una teologia sapienziale », in *Asprenas* 44 (1997) pp. 483-514.

<sup>294</sup> RODRÍGUEZ, p. 631, commentaire du point 474 ; Rodríguez mentionne parmi les « grands » saints (quel saint n'est pas grand ?) de Josémaría Escrivá : Catherine de Sienne, Ignace de Loyola, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, Thérèse de Lisieux, etc. (cf. RODRÍGUEZ, Index des noms pp. 1211, 1217-1218, 1228-1229).

<sup>295</sup> Cité par RODRÍGUEZ, p. 723.

<sup>296</sup> Texte contemporain du manuscrit de *Chemin*, cité par RODRÍGUEZ, p. 731, en commentaire du point 582.

<sup>297</sup> *Martyrologium romanum, Editio altera*, Rome 2004, *Praenotanda*, n. 18 : « *Eorum vita in Christo contemplantes, lucem quaerunt etiam ad mysteria Dei investiganda. Nam in vita Sanctorum, qui, humanitatis nostrae consortes, ad imaginem tamen Christi perfectius transformantur* (cfr. 2 Cor

C'est pourquoi Jean-Paul II a pu dire :

Josémaria Escriva de Balaguer, comme d'autres grandes figures de l'histoire contemporaine de l'Église, peut être source d'inspiration également pour la pensée théologique. En effet, la recherche théologique, qui joue un rôle de médiation irremplaçable dans les rapports entre foi et culture, progresse et s'enrichit en puisant aux sources de l'Évangile, sous l'impulsion des grands témoins du christianisme. Et le bienheureux Josémaria doit sans aucun doute être compté parmi eux<sup>298</sup>.

Certes, Josémaria Escriva n'a pas structuré un discours théologique. Il laisse un terrain fertile, encore à défricher, mais prudemment, car le risque existe de se servir de ses enseignements et de leur faire dire ce que lui-même n'eût même pas pensé, interprétant ses écrits suivant les vues, sans doute acceptables voire convaincantes, de telle ou telle école de théologie. De grandes lignes néanmoins semblent se dégager de l'enseignement de saint Josémaria. Il s'adresse à tous les chrétiens (je dirais même à tous les hommes, quand bien même ses interlocuteurs ne seraient souvent que des fidèles de l'Opus Dei et leurs familles ou leurs amis), et pas seulement à quelques-uns. Il a une cohérence. Il n'offre pas de *particularisme* et repose sur les principes essentiels de la vie chrétienne, en lien direct avec le mystère du Christ.

*Chemin* est le fruit de la conjonction d'une expérience intérieure personnelle et de la connaissance, par la direction spirituelle, d'autres expériences intérieures. C'est précisément dans l'observation engagée du jeu de la grâce et de la liberté que Josémaria Escriva découvre la vie de Jésus, aujourd'hui et maintenant, comme hier. Il vérifie en quelque sorte, inspiré par des lumières que Dieu lui donne, notamment dans quelques intenses expériences mystiques personnelles ou d'autrui<sup>299</sup>, que l'Évangile est le récit du *Chemin* que chaque chrétien est appelé à suivre. Voici un texte exprimant cette conviction qu'il s'est forgée :

En ouvrant le Saint Évangile, songe que ce qui y est rapporté – les œuvres et les paroles du Christ –, tu ne dois pas seulement le savoir, mais le vivre. Tout, cha-

3, 18), *Deus praesentiam vultumque suum hominibus vivide manifestat. In eis ipse nos alloquitur signumque nobis praebet Regni sui. Quod speciali modo apparet in illis sanctis, qui peculiaribus donis Spiritus Sancti praeditis non tantum vitae, sed doctrinae quoque excellentia eluxerunt. Hoc autem non unice considerandum est de scientia theologica, sed etiam de "scientia amoris" illa, quae ab illuminatione Spiritus Sancti derivatur per experientiam mysteriorum Dei ».*

<sup>298</sup> JEAN-PAUL II, *Discours*, 14 octobre 1993, in *Santità e mondo. Atti del Convegno teologico di studio sugli insegnamenti del beato Josemaría Escrivá (Roma, 12-14 ottobre 1993)*, Roma, Libreria Editrice Vaticana, 1994, p. 10.

<sup>299</sup> Il faut signaler en particulier la personne de Mercedes Reyna O'Farrill (1889-1929), Dame Apostolique du Sacré Cœur : cf. RODRÍGUEZ, note 30 p. 353, et les commentaires aux points 152, 402, 662, 852, 862, ainsi que l'introduction au chapitre « Enfance spirituelle », p. 945.



cun des points relatés a été recueilli dans le moindre détail, pour que tu l'incarnes dans les circonstances concrètes de ton existence. – Le Seigneur nous a appelés, nous autres catholiques, pour que nous Le suivions de près et, dans ce Texte Saint, tu découvriras la Vie de Jésus. Mais en outre tu dois y découvrir ta propre vie. Toi aussi, tu apprendras à demander, plein d'Amour comme l'Apôtre : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ?... » – La Volonté de Dieu ! c'est ce que tu entends de façon très nette au fond de ton âme<sup>300</sup>.

Ces lignes développent en quelque sorte le souhait qui constitue le deuxième point de *Chemin*, dont le texte fut inspiré à saint Josémaria, comme je l'ai dit au début de cet article, alors qu'il lisait le récit, par saint Luc, de la nativité et de la vie cachée, les mystères de l'Enfant-Dieu que la Vierge Marie gardait avec soin et méditait dans son cœur. « Ces années cachées de la vie du Seigneur », commentera-t-il,

ne sont pas sans signification ; elles ne sont pas non plus une simple préparation des années à venir, celles de sa vie publique. Depuis 1928, j'ai clairement compris que Dieu désire que les chrétiens prennent pour exemple la vie du Seigneur tout entière. J'ai compris tout spécialement sa vie cachée, sa vie de travail courant au milieu des hommes ; le Seigneur veut, en effet, que beaucoup d'âmes trouvent leur voie dans ces années de vie cachée et sans éclat. Obéir à la volonté de Dieu est toujours, par conséquent, sortir de son égoïsme ; mais cela ne doit pas se réduire essentiellement à s'éloigner des circonstances ordinaires de la vie des hommes, nos égaux par l'état, la profession, la situation dans la société.

Je rêve – et le rêve est devenu réalité – d'une foule d'enfants de Dieu en train de se sanctifier dans leur vie de citoyens ordinaires, de partager les soucis, les idéaux et les efforts des autres créatures. J'ai besoin de leur crier cette vérité divine : si vous demeurez au milieu du monde, ce n'est pas que Dieu vous ait oubliés, ce n'est pas que le Seigneur ne vous ait pas appelés. Mais il vous a invités à poursuivre votre route parmi les activités et les soucis de la terre ; car il vous a fait savoir que votre vocation humaine, votre profession, vos qualités, loin d'être étrangères à ses divins desseins, ont été sanctifiées comme une offrande très agréable au Père<sup>301</sup>.

Ainsi la vie chrétienne est-elle une « incarnation » de l'Évangile, une nouvelle incarnation du Christ dans chaque baptisé, pourrait-on dire. Rodríguez remarque que l'auteur de *Chemin*, dans son livre, considère, plutôt que la doctrine, son sens spirituel<sup>302</sup> : ce qui l'intéresse c'est que la doctrine devienne vie<sup>303</sup>.

<sup>300</sup> Josémaria ESCRIVA, *Forge*, n. 754, qui termine ainsi : « Eh bien, prends l'Évangile tous les jours, et lis-le, vis-le comme une norme à suivre. – C'est ainsi qu'ont procédé les saints ».

<sup>301</sup> Josémaria ESCRIVA, *Quand le Christ passe*, n. 20.

<sup>302</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 675.

<sup>303</sup> Cf. RODRÍGUEZ, p. 676, où Rodríguez constate ceci à propos de l'Eucharistie.

Il apparaît en même temps que les lumières reçues par saint Josémaria, bien que ne procédant pas d'un raisonnement discursif (encore qu'elles puissent naître à partir d'un texte de l'Écriture assidûment médité), jettent une clarté originale sur des aspects essentiels de la vie spirituelle et, par ricochet, de la théologie systématique ; essentiellement, comme on vient de le voir, la filiation divine, la contemplation, le travail professionnel comme axe d'une sanctification personnelle inséparable de l'apostolat. Il n'en demeure pas moins que sur le plan spéculatif d'autres écrits de Josémaria Escriva, notamment ceux qui émaillent les 1237 pages de l'édition critique, illuminent une structure de pensée qui, semble-t-il, connaît une libre traduction dans *Chemin*. En arrière-plan se dessine une pensée cohérente.

Est-il possible d'en offrir une systématisation objective ? Le « chemin », c'est le Christ ; or le mystère du Christ ne transcende-t-il pas toute tentative de ce genre ? Le mystère appelle la contemplation et la participation. Au fil du temps, l'amour maintient la mémoire en éveil ; le cœur est l'organe de la mémoire dans la culture juive. C'est aussi là que se fait jour la *scientia amoris*, mieux, la *sapida scientia amoris*, la sagesse de l'Amour. L'amour en effet est source de connaissance, et la connaissance intellectuelle s'épanouit dans l'amour. Saint Jean enseigne que « celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour » (*1 Jn* 4, 8). J. Ratzinger souligne que « dans l'étude de la théologie, dimension intellectuelle et dimension spirituelle sont inséparables l'une de l'autre », et il ajoute que « celui qui aime veut connaître. On ne peut jamais en savoir trop sur qui l'on aime. Ainsi la recherche de la connaissance est-elle une exigence intérieure de l'amour »<sup>304</sup>. Le fameux commentaire de Grégoire le Grand à *Jn* 15, 15, « lorsque nous aimons les choses célestes que nous entendons, nous connaissons déjà les choses aimées, car l'amour même est connaissance »<sup>305</sup>, est expliqué ainsi par Carlos Cardona : « l'amour est cognitif non seulement en raison de son pouvoir extrinsèque sur l'intellect, mais parce qu'il construit l'identité intentionnelle en quoi consiste la connaissance : il réalise l'information spirituelle, par laquelle je suis intentionnellement ce qui est connu »<sup>306</sup>. Cette présence de l'aimé comme raison de la connaissance d'amour est affirmée plus tard par un Guillaume de Saint-Thierry, dans une perspective de psychologie mystique (c'est en se don-

<sup>304</sup> Joseph RATZINGER, *Cantate al Signore un cantico nuovo*, Milano, Jaca Book, 1996, pp. 202-203 (original in *Perspektiven der Priesterausbildung heute*, in Karl HILLENBRAND (dir.), *Unser Auftrag – Besinnung auf den priesterlichen Dienst*, Würzburg, 1990, pp. 11-38). Dans la pensée israélite, au demeurant, connaître, de la racine hébraïque *jd'*, exprime une relation, un engagement personnels (cf. *Jn* 17, 3 : « Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ »).

<sup>305</sup> GRÉGOIRE LE GRAND, *Hom. 27 in Evang.*, PL 76, 1207 : « *Dum enim audita super caelestia amamus, amata iam novimus, quia amor ipse notitia est* ».

<sup>306</sup> Carlos CARDONA, *Metafisica del bene & del male*, Ares, Milan 1991, p. 115.

nant que l'âme mérite de connaître Dieu) : « *amor ipse intellectus est* »<sup>307</sup> ; formule qui, certes, demande à être bien comprise, en évitant les erreurs des partisans du « libre esprit » au moyen âge<sup>308</sup>. Pascal affirme : « Au lieu qu'en parlant des choses humaines on dit qu'il faut les connaître avant que de les aimer, ce qui a passé en proverbe, les saints au contraire disent en parlant des choses divines qu'il faut les aimer pour les connaître, et qu'on n'entre dans la vérité que dans la charité »<sup>309</sup>. Voilà évidemment la doctrine de saint Paul qui, ayant invité les Éphésiens à confesser la vérité dans la charité (cf. *Ep* 4, 15), leur explique que l'intelligence doit être illuminée par l'amour, car l'endurcissement du cœur empêche de connaître le Christ (cf. *Ep* 4, 18-21). En revanche, l'incorporation au Christ va de pair avec une compréhension des mystères. Il y a sans doute dans ce processus de divinisation une certaine analogie entre la connaissance d'amour de l'homme, appelé à devenir imitateur de Dieu (cf. *Ep* 5, 1), et la connaissance humaine que le Fils avait du Père dans le temps de l'Incarnation. En effet, la connaissance humaine du Christ exprimait la vie divine de sa personne, comme l'affirme le *Catéchisme de l'Église catholique* avant de citer saint Maxime le Confesseur, pour qui la nature humaine du Fils de Dieu, *non par elle-même mais par son union au Verbe*, connaissait toutes choses divines<sup>310</sup>. Cette union n'est autre que l'œuvre de l'Esprit-Saint, une œuvre d'Amour (cf. *Lc* 1, 35).

<sup>307</sup> GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Lettre aux frères du Mont-Dieu (Lettre d'or)*, Introduction, texte critique, traduction et notes de Jean DÉCHANET, *Sources Chrétiennes* n. 223, Paris, Cerf, 1976, p. 282. Voir aussi GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Le Miroir de la foi*, Introduction, texte critique, traduction et notes de Jean DÉCHANET, *Sources Chrétiennes* n. 301, Paris, Cerf, 1982, p. 31 et pp. 142-147 ; GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Exposé sur le Cantique des Cantiques*, Texte latin, introduction et notes par Jean DÉCHANET, traduction par M. DUMONTIER, *Sources Chrétiennes* n. 82, Paris, Cerf, 1998, introduction pp. 20-27, et pp. 152, 188 (« *Amor quippe Dei, ipse intellectus ejus est* »), 304.

<sup>308</sup> On retrouve l'« *intellectus amoris* » sous la plume de Marguerite PORETE, *Le miroir des simples âmes*, à la fin du XIII<sup>ème</sup> (cf. *Excerpta CLCLT-5*, Library of Latin Texts, Turnhout, Brepols, 2002, *Inquisitio* in vol. III) ; elle fut condamnée par l'inquisiteur Guillaume de Paris et brûlée en 1310 ; certaines affirmations de Marguerite ou leur mauvaise interprétation furent condamnées par le Concile de Vienne (1311, décrets promulgués en 1317-1318 par Jean XXII). Cf. Romana GUARNIERI, *Frères du libre esprit*, in *Dictionnaire de spiritualité*, V (1964), col. 1241-1268 ; DENZINGER-HÜNERMANN, *Enchiridion symbolorum*, Barcelona, Herder, 2000, nn. 891-899.

<sup>309</sup> Blaise PASCAL, *De l'Art de persuader*, in *Œuvres complètes*, Paris, Ed. L. Lafuma, Seuil, *L'Intégrale*, 1963, p. 355. On lira sur ce sujet l'analyse de Hélène MICHON, *L'ordre du cœur, Philosophie, théologie et mystique dans les Pensées de Pascal*, Paris, Honoré Champion, 1996. La réminiscence augustinienne est claire ; saint Augustin, commentant la venue de l'Esprit Saint (cf. *Jn* 7, 39 et *Rm* 5, 5), affirme qu'on ne pénètre dans la vérité que par l'amour ; cf. AUGUSTIN, *Contra Faustum*, l. 32, c. 18 : PL 42, 507 : « *quia non intratur in veritatem nisi per charitatem* ».

<sup>310</sup> Cf. *Catéchisme de l'Église catholique*, n. 473, citant Maxime le Confesseur, *Quaestiones et dubia*, Q I, 67 : CCG 10, 155 (66 : PG 90, 840) : « *Sed, eodem tempore, haec cognitio vere humana Filii Dei vitam divinam Eius exprimebat Personae. 'Dei Filius cuncta noverat ; ac per Ipsum, quem Ille*

L'amour présuppose une certaine connaissance, mais celle-ci n'en est point la cause, et l'homme peut aimer au-delà de ce qu'il connaît, comme l'explique saint Thomas d'Aquin<sup>311</sup>. La cause de l'amour est plutôt dans le rapport de l'homme à Dieu. Aussi saint Josémaria peut-il expliquer :

Lorsque nous parlons du cœur humain, nous ne faisons pas simplement allusion aux sentiments, nous pensons à la personne tout entière qui fréquente, qui aime, qui chérit les autres. Et dans la bouche des hommes qui ont recueilli l'Écriture Sainte pour que nous puissions mieux comprendre les mystères divins, le cœur est considéré comme le résumé, la source, l'expression, le fond ultime des pensées, des paroles et des actes<sup>312</sup>.

La Vierge Marie repassait ses souvenirs, qui étaient ceux de la réalisation du dessein de Dieu dans l'histoire. Le Christ est le Fils de Dieu. C'est la question essentielle posée à Jésus lors du procès religieux ; la réponse du Christ causera sa condamnation : « Vous dites vous-mêmes que je le suis » (*Lc* 22, 70 ; cf. *Jn* 5, 18). Voici des choses que la Vierge Marie n'aura pas comprises immédiatement de manière totale (cf. *Lc* 2, 50), mais assez cependant pour les garder fidèlement et en mûrir le sens avec le passage du temps. C'est aussi sans la nécessité d'un raisonnement logique que la Mère de Jésus pourra, comme telle, grandir dans cette connaissance d'amour si étonnante et pourtant si banale dans la relation d'une mère avec son enfant, même tout-petit.

Saint Josémaria Escriva de Balaguer nous fait suivre ce chemin de prise de conscience progressive de notre relation filiale avec Dieu pour contempler et témoigner dans le monde de Jésus Christ, vivant hier, aujourd'hui et toujours, comme une invitation à *garder fidèlement toutes ces choses et à les méditer en nos cœurs*. « Je ne saurais dire, quand je lis et médite les écrits du fondateur de l'Opus Dei », écrivait déjà Rodríguez en 1986, « où termine ce que l'on appelle d'habitude "leçon spirituelle" et "méditation", et où commence, à partir des lumières que cette méditation projette, la réflexion intellectuelle et théologique, la construction ordonnée et systématique des réalités chrétiennes et mondaines »<sup>313</sup>. La théologie de Josémaria Escriva est une *theologia cordis* qui naît en quelque sorte dans la rue, au contact des réalités humaines, de la communion avec Dieu et avec les hommes : moyen et fin se rejoignent jusqu'à ce que, le chrétien s'étant fait tout à tous, Dieu soit tout en tous (cf. *1 Co* 9, 22 ; 15, 28). C'est une théologie de ce qui est vécu, où se fond la vie personnelle

*hominem induerat ; non natura, sed qua Verbo unitus erat. [...] Humana natura, qua erat unita Verbo, cuncta noverat divinaque haec ac pro maiestate in Se exhibebat' ».*

<sup>311</sup> Cf. THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, I, II, 27, 2 ad 2.

<sup>312</sup> JOSÉMARIA ESCRIVA, *Quand le Christ passe*, n. 164.

<sup>313</sup> PEDRO RODRÍGUEZ, *Vocación, trabajo, contemplación*, op. cit., p. 87.

avec celle du Christ, dans l'obscurité intelligence du mystère ; car, comme l'a dit Chenu à propos de saint Thomas, « l'intelligence est un lieu de sainteté parce que la Vérité est sainte »<sup>314</sup>. Josémaría Escriva récitait à la fin de chaque journée le Psaume 51[50], qui dit au verset 8 : « *Ecce enim veritatem in corde dilexisti et in occulto sapientiam manifestasti mihi* » ; Dieu aime la vérité au fond de l'être, dans le secret il enseigne la sagesse. Pour l'auteur de *Chemin* cette sagesse grandit avec la progressive incarnation du Christ dans la vie ordinaire des baptisés :

Nous sommes des chrétiens ordinaires, nous exerçons les professions les plus variées ; nos activités empruntent des voies ordinaires ; tout se déroule selon un rythme prévisible. Nos journées semblent toutes pareilles, presque monotones... C'est vrai, mais cette vie, qui paraît si commune, a une valeur divine ; elle intéresse Dieu, car le Christ veut s'incarner dans nos occupations, et animer jusqu'aux plus humbles de nos actions.

C'est là une réalité surnaturelle, nette et sans équivoque ; ce n'est pas une simple considération destinée à consoler, à reconforter ceux qui n'arriveront pas à inscrire leurs noms dans le livre d'or de l'histoire. Le Christ s'intéresse à ce travail que nous devons réaliser – mille et mille fois – au bureau, à l'usine, à l'atelier, à l'école, aux champs, que nous exerçons un métier manuel ou intellectuel. Le Christ s'intéresse aussi à ce sacrifice caché qui consiste à ne pas déverser sur les autres le fiel de notre mauvaise humeur.

Pensez à cela dans la prière. Profitez-en pour dire à Jésus que vous l'adorez, et c'est alors que vous serez pleinement contemplatifs au milieu du monde, parmi les bruits de la rue : partout. Voilà la première leçon que nous pouvons tirer de notre commerce intime avec Jésus Christ. Cette leçon, c'est Marie qui saura le mieux nous l'enseigner, car la sainte Vierge a toujours conservé cette attitude de foi, de vision surnaturelle à l'égard de tout ce qui survenait autour d'elle : *elle gardait fidèlement tous ces souvenirs en son cœur* (Lc 2, 51)<sup>315</sup>.

Guillaume Derville. Né à La Seyne-sur-Mer (Var, France), diplômé de l'École Supérieure de Commerce de Paris, l'abbé Guillaume Derville est docteur en théologie (Université Pontificale de la Sainte-Croix) : sa thèse, *Histoire mystique*, porte sur l'œuvre du cardinal Daniélou. Après de l'Évêque Prêlat de l'Opus Dei à Rome, G. Derville s'est occupé de questions liées à l'apostolat de la jeunesse, puis à la liturgie, à la direction spirituelle et à la formation permanente des fidèles prêtres et laïcs de la Prélature, dont il est actuellement le Directeur spirituel central. Viale Bruno Buozzi, 73 – 00197 Roma.

<sup>314</sup> Marie-Dominique CHENU, *Saint Thomas d'Aquin et la théologie*, Paris, Seuil, Maîtres spirituels, 1959, p. 46.

<sup>315</sup> Pedro RODRÍGUEZ, *Vocación, trabajo, contemplación*, op. cit., p. 87.